

Ces métiers qui sont les nôtres



EN 2020 ET 2021, SIX PERSONNES sont venues échanger à propos de leurs métiers à LA FONDERIE. Elles ont également participé à des animations réflexives et ludiques autour de la notion de métier et de travail. L'OUVRAGE que vous vous apprêtez à lire contient DEUX PARTIES : la première est le recueil de leurs TÉMOIGNAGES et la deuxième, un carnet d'exploitation de ceux-ci, proposant une série d'ACTIVITÉS EN LIEN avec les témoignages, à mettre sur pied pour des groupes d'adultes.

Les métiers abordés sont ceux de ROXANE, coach entrepreneuriale ; MARGUERITE, artiste-pédagogue et architecte-paysagiste ; CLAUDE, syndicaliste ; MARGAUX, artiste ; SARAH, formatrice en insertion socio-professionnelle et CARLO, sociologue. Certes, ces métiers ne reflètent pas la grande diversité des métiers existants, et aucun ne comporte une part importante de travail physique, mais tous renvoient à des questions universelles sur le travail et sur la façon dont il nous impacte.

Les témoignages et les activités que l'on vous propose en lien avec ceux-ci abordent des THÉMATIQUES soit en LIEN DIRECT avec les métiers des témoins (le syndicalisme, qu'est-ce qu'un-e artiste ?, comment s'approprier son environnement ?...) soit en lien avec le travail et la recherche d'un emploi EN GÉNÉRAL (travailler pour l'argent ou pour s'épanouir ?, faire son bilan socio-professionnel, la législation du travail, l'école de mes rêves...).

Nous vous invitons à imprimer ces documents recto-verso ou au dos de vos feuilles de brouillon

Ils peuvent être imprimés en noir & blanc



Des espaces de prise de notes sont prévus

LES TÉMOIGNAGES s'impriment horizontalement (paysage)

LES ACTIVITÉS s'impriment verticalement (portrait)

témoignage



ROXANE • coach entrepreneuriale

FORMATION ET PARCOURS PROFESSIONNEL

J'ai un **master en sciences commerciales et financières**, ce qui m'a amenée au démarrage à travailler sur des postes en **marketing** pour des grosses sociétés de biens de consommation. Et cela pendant environ 10 ans. Puis je suis passée dans **le monde des ONG's¹** où j'ai commencé à travailler pour le fairtrade, le commerce équitable.

Depuis 2014, je me suis mise à mon compte **en tant qu'indépendante** pour continuer à travailler dans ce domaine-là en étant beaucoup plus dans l'accompagnement de producteurs en Afrique qui travaillent sur des filières équitables, biologiques ou durables. Au départ, c'était un mi-temps : j'ai quitté un poste de direction marketing pour aller travailler à mi-temps dans une ONG. Pour moi, c'était un grand pas vers un milieu que je ne connaissais pas mais que j'avais envie de découvrir.

A partir de ce moment, c'est devenu un peu plus hybride et compliqué de me définir. Il y a plein de petits projets qui se juxtaposent. Parfois des très gros, qui durent, et parfois 10 petits en même temps. Mais une grosse partie de mon temps consiste à aller accompagner des producteurs et des coopératives² de producteurs en Afrique de l'Est et de l'Ouest, sur différentes filières. Je travaille sur tout ce qui est **gestion entrepreneuriale et marketing, commercialisation, accès à des marchés**.

Quand je ne suis pas en Afrique, je travaille en Belgique avec des producteurs en agriculture urbaine sur Bruxelles. Je les accompagne sur les aspects commercialisation et circuits courts.

¹ Organisations non gouvernementales

(voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Organisation_non_gouvernementale)

² Groupe de personnes formant une entreprise fondée sur la participation économique de ses membres

Je travaille aussi avec des groupes, des associations qui veulent travailler un aspect plus marketing social, ou qui ont des problématiques qui touchent à des collectifs, mais toujours autour de l'entrepreneuriat et du marketing en tant que tel.

Depuis 3 ou 4 ans, je me suis également formée à la **facilitation graphique**, c'est à dire que je réalise des dessins qui expliquent un contenu. Ce n'est pas de l'illustration mais de la structuration visuelle.

TÉMOIGNAGE

Ce que j'ai vécu lorsque je suis passée de mes fonctions pour de grosses entreprises à mon travail pour des ONG's est vraiment de l'ordre d'une réorientation parce que ce passage de l'un à l'autre a été une période de grands questionnements. J'avais vraiment besoin de retrouver davantage de sens. De m'adresser à un public, à des bénéficiaires auxquels j'apportais vraiment quelque chose de concret. Je m'étais un peu perdue dans du marketing classique, grande consommation, avec beaucoup de publicité dans tous les sens. Faire un xième coupon de moins 1€ à l'achat d'autant de produits... Mais quel sens ça a !? Je voulais retrouver plus d'humain, de contacts... et m'engager pour des choses qui avaient plus de sens pour le collectif. C'est pour ça que je suis passée dans le commerce équitable.

Dans un premier temps, le fait de décider de sortir d'un cadre confortable d'employée bien payée dans une multinationale, et de me dire que j'allais remettre tout à plat pour aller travailler dans les ONG, puis après ça de remettre encore tout à plat... Car après 3 ans de travail de bureau dans les ONG, j'ai décidé de partir en **bénévolat pendant 3 mois au Bénin, sans revenus fixes**, pour mieux me rendre compte de la réalité des gens et causes que je défendais de loin dans mon bureau. Je voulais juste voir si je pouvais leur être utile, si ça faisait vraiment **sens**. Et quand je suis revenue en Belgique, j'ai vraiment voulu inventer ma vie professionnelle avec **ce qui faisait sens pour moi** et garder ce lien avec l'Afrique et les gens de là-bas. C'est après cela que je me suis enregistrée comme indépendante pour, entre autres, aller travailler sur le terrain avec les producteurs, à la mission, mais aussi participer à des projets collectifs sociaux, créatifs et durables ici.



Je n'ai pas de contrats d'employée dans ce cadre-là, ça se négocie toujours à la mission. Pour ça, j'ai dû aller rechercher une certaine **audace** qui était peut-être un peu tarie en moi, un peu cachée. J' imagine qu'elle devait être là mais j'étais sur une route plus formelle : on sort d'une école de commerce, on va travailler pour des grands groupes, on devient chef de produits et on arrive à la direction marketing... il y a un tracé un peu standard. Ici, j'ai réouvert la voie autrement et ça m'a forgé une audace, une façon de penser que je devais me démarquer de moi-même. Je rentrerais dans un monde que je ne connaissais pas et quand j'ai commencé les missions sur l'Afrique, ça a été une vraie découverte : je me suis retrouvée dans des environnements que je ne connaissais pas, avec mon petit sac à dos... **"Salut, je m'appelle Roxane et je viens vous aider ou en tout cas essayer de faire quelque chose avec vous"**. Il y a eu énormément de choses à mettre en place de mon côté et j'ai pris beaucoup sur moi, surtout que j'ai démarré avec des groupes anglophones. Moi, je suis francophone, je parle l'anglais mais je n'étais pas parfaite bilingue. Je l'ai appris à l'école comme tout le monde. Je parlais en Tanzanie, pour accompagner un groupe alors que je ne l'avais jamais fait de manière formelle, et j'allais le faire en anglais dans un pays où je n'ai jamais mis les pieds... mais tout allait bien (rires).

Je pense que mon métier m'a quand même formée énormément et a fait de moi la personne que je suis aujourd'hui. Les rencontres humaines que je fais m'apprennent beaucoup et la confrontation à des cultures très différentes aussi ! Je dois beaucoup à l'Afrique qui a fait de moi la femme que je suis aujourd'hui !

J'ai aussi eu la chance, quand j'ai commencé mes missions en Afrique, quand j'ai démarré avec mon client actuel, de commencer dans un mode pilote et donc de pouvoir apporter beaucoup de créativité dans ce que je proposais. Pour moi, le travail en Afrique est un **laboratoire**. J'ai toujours aimé ce qui est lié à la créativité, au théâtre, au dessin, etc. Ici, quand j'étais en Belgique, j'avais un peu de mal à mettre ça en place dans des sociétés classiques, je me disais qu'ils allaient me dire que c'était du gardiennage pour enfants, que ça ne correspond pas au sérieux des grandes boîtes. Et là-bas, je l'amenais et je voyais que ça fonctionnait vraiment bien. Ça m'a donné confiance pour assumer un autre style aussi en Belgique. Si ça marche là-bas, pourquoi ça ne marcherait pas ici ! J'ai eu cette chance : mon client ne m'a jamais enfermée dans un cadre très étroit où je serais venue avec une check-list de choses à faire puis tout est terminé. Non, il y a vraiment une confiance qui s'est installée. Je rédige des rapports bien sûr, mais je peux vraiment y mettre ma propre patte et continuer à m'amuser en

expérimentant, en jouant... tout en délivrant des résultats forts et parfois surprenants !

En Afrique, je travaille pour le secteur public. Et en Belgique, ça peut être pour des petits entrepreneurs qui vont faire du conseil ad hoc, ou des associations de type asbl qui à un moment vendent un produit ou un service mais n'ont pas été constituées pour la vente d'un produit, donc elles se posent des questions parce qu'elles doivent balancer un peu, dépendant moins des subsides, puis tout à coup doivent trouver leurs propres ressources mais ne savent pas comment faire pour ne pas devenir une boîte commerciale ou pour garder leurs valeurs...

Puis il y a des missions plus générales de collectifs, de groupes, où il s'agit plus d'un coaching d'équipe ou collectif. Parce qu'à force d'accompagner des groupes en Afrique, même si c'est sur des questions entrepreneuriales, comme je les accompagne pendant deux ans, d'office il y a du coaching de gens au sens large et un lien de confiance qui s'établit. Ce n'est pas seulement sur des aspects techniques, ou comment faire un business plan. Mon métier est davantage tourné vers l'humain.

Mon métier tel que je le pratique aujourd'hui, je l'appellerais « **coach en filière durable ou en dynamique collective** ». Mais je n'arrive pas à savoir quoi mettre sur ma carte de visite car j'aimerais y intégrer le côté humaniste et social sans perdre en crédibilité. En tous cas je ne peux pas juste écrire « marketing » parce que ça fait trop publicité et communication alors qu'en fait, ce n'est pas ça que je fais. Je fais beaucoup plus de stratégie par exemple, de réflexion. Nous réfléchissons pour savoir comment mettre en place un business model qui fonctionne. Derrière ça, évidemment, il y a les outils de marketing ou de communication que je vais développer. Mais il y a toute cette réflexion par rapport à ce modèle économique d'une part et d'autre part, toute cette dynamique : comment se met-on en route pour faire en sorte qu'un modèle économique que j'ai écrit sur papier puisse s'opérationnaliser ? Je pense que **je me sens plus coach accompagnatrice que technicienne marketing**.

Il y a d'autres personnes qui font ce métier, ou des métiers s'en rapprochant. Je pense que nous retrouvons sur le principe d'accompagner quelqu'un, de le prendre là où il est, avec ses enjeux et ses questions, et d'essayer de faire un bout de chemin ensemble.



Nous n'essayons pas de forcer une thématique à tout prix mais essayons plutôt de dire "tu as une idée, un projet, quelque chose en place, et aujourd'hui tu as tel enjeu à étudier ensemble".

Le métier tel que je le pratique en Afrique est sans aucun doute utile. J'y suis souvent confrontée à des gens qui n'ont pas eu la chance d'avoir une **éducation** très poussée. Ils peuvent avoir fait jusqu'à la 3e primaire, ou ont dû arrêter à seize ans les études pour diverses raisons. Et ils restent avec une sorte de manque de confiance en eux : « je suis producteur mais je n'ai pas eu le choix, c'est par défaut, quand on ne sait rien faire d'autre on devient producteur ». J'entends souvent ça. Et c'est un truc contre lequel je me bats parce que ce n'est pas parce qu'on n'a malheureusement pas eu la chance d'aller à l'école au-delà de la troisième primaire que c'est fini et que pour autant on est le roi des cons. C'est vraiment trop réducteur. Et du coup, dans les accompagnements que je fais, je prends beaucoup de plaisir à essayer d'être attentive au potentiel de chacun autour de la table, de ne pas m'arrêter à un titre comme celui de directeur, ou à telle fonction. J'essaye vraiment d'aller les chercher et de leur redonner un peu de confiance en eux pour qu'ils osent intervenir pendant la formation, pour qu'après, ça ait plus d'impact, qu'ils osent le faire vers l'extérieur aussi et pas que dans le cadre de la formation. J'ai plusieurs exemples de gens que j'ai recroisés après et... trop bien quoi ! Je pense à quelqu'un qui... bon, il n'est pas devenu président de Côte d'Ivoire pour autant mais il s'est mis en route autrement et il a relevé les épaulées et la tête. C'est là où je sens que je suis utile. Ce n'est pas tant dans le fait de dire que tout à coup, les coopératives sont performantes et font des gros chiffres d'affaires mais c'est plutôt parce que j'ai l'impression de contribuer au fait de rendre une certaine **équité sociale**. Je ne veux pas paraître présomptueuse, je ne me prends pas pour la sauveuse du monde mais j'ai l'impression qu'ils sont plus forts parce que tout à coup, quelqu'un a cru en eux et qu'ils ont pu se mettre en route autrement qu'en baissant la tête. Ça n'a pas été comme ça avec tout le monde mais ça s'est passé avec certains.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 25: L'estime de soi

Autre proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 26: Poster d'identité

En Belgique, je ressens un peu moins cette utilité quand je travaille sur des questions économiques et c'est pour ça que petit à petit j'essaie de me réorienter vers des choses un peu plus sociales. Je sens que ça me parle plus de travailler plutôt dans des collectifs. Avec des objectifs plus sociaux, ça me convient mieux. Même si on a tendance à venir me chercher pour cette casquette plus économique. Je vais peut-être bientôt faire ma **troisième reconversion** ou je ne sais quoi.

Je me pose cette question : comment en Belgique, pouvoir recréer une certaine équité sociale ? C'est important pour moi de donner une place à tout le monde, de travailler plus avec de l'**interculturel**, ou du **multiculturel** pour aller vers de l'interculturel. Tout ça m'anime beaucoup plus qu'un chiffre d'affaires et des pourcentages de croissance. Même si je suis consciente que pour réaliser des choses, il faut des moyens et une certaine viabilité.

Un outil en lien avec ce qui précède :

« **IDENTITÉ EN JEU** », mallette disponible gratuitement au CBAI (https://www.cbai.be/les_identites_en_jeux/)

Une information en lien avec ce qui précède :

(https://www.rtf.be/mfo/societe/detail_adecco-des-entreprises-voulaient-du-blanc-bleu-belge?id=5225183).

Quand je rencontre quelqu'un, et que je lui explique ce que je fais, je sens que c'est plutôt valorisant. Mais j'ai eu à faire à deux types de réactions : dans le monde associatif au sens large ou avec des gens qui sont attirés par ce genre de secteurs, en général, il y a un côté « **wow !** » à cause du voyage, je pense, et de ce côté un peu aventure, alors les gens sont intéressés.

A contrario, dans le monde du business, j'ai déjà eu des réactions du type "**ben ma pauvre fille, tu es tombée bien bas**".



Du coup, par rapport à ce « **businessman** » classique, une partie de moi ne se sent pas à la hauteur : tu t'amuses, tu parles avec des gens qui n'ont pas des masters de dingues... Quand je parle avec ceux qui sont restés du côté business et marketing, je sens un peu de mépris, quelque chose de cet ordre-là, du genre « **tout le monde peut faire ce que tu fais** ». »...

Notes



Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 27: Reconversion professionnelle

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 28: Le-la formateur-trice, c'est moi

Proposition d'activité en rapport avec l'ensemble du témoignage :

ACTIVITÉ 6: Je curriculum vitae



Fin.

témoignage



CARLO • sociologue

FORMATION ET PARCOURS PROFESSIONNEL

J'ai fait toutes mes études en Italie. J'ai obtenu mon diplôme d'études secondaires en 1978, orientation scientifique. Donc une **éducation scientifique jusqu'à mes 18 ans**.

Ensuite, je suis allé à la faculté de sociologie de Rome et à cette époque, je **travailais et étudiais** en même temps. Et j'étais aussi très actif sur le plan **politique**. Du coup, mon parcours universitaire a duré vraiment très longtemps. J'ai obtenu mon diplôme en 1989, avec une belle thèse sur « La crise écologique comme problème socio-économique ».

J'étais, comme on disait à l'époque, un « étudiant travailleur ». Je travaillais dans **l'entreprise familiale**, qui n'avait rien à voir avec la sociologie. C'était une entreprise de **vente en gros de fruits et légumes**. J'ai donc travaillé pendant la saison, deux jours par semaine avec mon père.

En plus de cela, j'avais déjà créé ma **petite boîte de recherche sociale locale**, qui a fonctionné une dizaine d'années, jusqu'à environ 1992. Je travaillais donc déjà en tant que sociologue avant de terminer mes études, ce qui a d'une part facilité mon parcours professionnel car lorsque j'ai obtenu mon diplôme, j'étais déjà sociologue, mais d'autre part l'a aussi retardé car j'ai obtenu mon diplôme beaucoup trop tard. C'est la **première partie** de mon long cheminement professionnel.

Mes études de sociologie terminées, j'ai postulé pour un poste de **chercheur** dans un institut de recherche et j'ai été engagé. Cet institut était spécialisé en **économie agricole**. J'ai commencé en 1990 avec un **contrat très précaire**, et j'ai démissionné une dizaine d'années plus tard, lorsque j'avais atteint le niveau de **professeur d'université** titulaire. C'est donc, en quelques mots, la **deuxième partie** de mon parcours.

Entre la fin des années 1990 et le début des années 2000, j'ai fini par **m'installer définitivement en Belgique, à Bruxelles**.

Mais ça a été moins facile que ce que j'avais imaginé. Quelques mois plus tard, j'ai trouvé un poste à l'ULB¹ et là commence la 3e partie de mon parcours. Il s'agit d'une unité de recherche de l'ULB spécialisée en développement local et basée à Charleroi. Ma thèse en sociologie de l'environnement et mon expérience en tant que sociologue des territoires locaux, agricoles et ruraux m'ont aidé à m'intégrer rapidement dans cette nouvelle aventure. Mais c'était un CDD², et en 2004, à l'improviste, on m'a dit : « Nous n'avons plus d'argent pour ton contrat ».

J'ai alors donné des cours à Namur, à l'institut de formation sociale et quelques mois plus tard, on m'a proposé de travailler dans le domaine syndical.

C'est encore un autre volet, une autre partie de mon parcours.

Le travail syndical a duré jusqu'en 2016. Il s'agissait d'une organisation syndicale, née en Italie en 1948, immédiatement après la guerre, mais qui, au fil des ans, s'est étendue avec des antennes dans une quarantaine de pays dans le monde, suivant les vagues de la migration italienne. En Belgique, elle a des liens avec la FGTB³ et collabore souvent avec la Confédération européenne des syndicats. C'est dans ce contexte que j'ai fondé et dirigé **l'Observatoire des politiques sociales en Europe** pendant 12 ans. Ma spécialisation était donc les politiques sociales et plus particulièrement le droit à la sécurité sociale et la protection sociale des travailleurs migrants.

Parallèlement à ces engagements professionnels en Belgique, j'ai également été professeur de sociologie à l'Université de Rome (Roma 3) entre 2001 et 2006. Une période folle où j'étais toujours dans un avion. Et comme si cela ne suffisait pas, pendant ces années, j'ai aussi obtenu mon doctorat en pédagogie sociale.

¹ Université Libre de Bruxelles

² Contrat à durée déterminée

³ Fédération générale du travail de Belgique, un syndicat



Tout ça s'est arrêté en 2016, alors que j'avais déjà 57 ans. Tout à coup, et pour la première fois, j'ai eu l'impression qu'il n'y avait plus rien pour moi, que toutes les portes étaient fermées. Trouver un travail à 57 ans, pour un sociologue qui a travaillé en Belgique pour une organisation syndicale italienne, c'est tellement difficile à expliquer... Donc pendant 6 mois, mon job à temps plein était de postuler. J'ai postulé pour 150 postes environ. Une fois j'étais trop qualifié, une autre j'étais trop ou trop peu académique, ou je n'avais pas suffisamment de néerlandais, ou il fallait l'anglais...

Bon, finalement je décidai de complètement retravailler mon CV⁴. Mon doctorat, et tout mon parcours universitaire, disparaît. Je ne suis plus sociologue, mais travailleur social. Je posteule enfin dans un CPAS et, après un moment d'hésitation, je suis engagé en tant qu'agent d'insertion socioprofessionnelle. Deux ans plus tard, au sein du même CPAS⁵, j'ai pu postuler pour un poste de sociologue, expert des politiques sociales locales et responsable de l'Observatoire du social ! J'y suis toujours aujourd'hui.

TÉMOIGNAGE

J'avais l'impression que je n'avais pas le droit d'étudier

Ma **carrière de sociologue** a commencé dans les années 1980, quand j'étais jeune, encore étudiant, avec cette petite boîte de recherche sociale appelée GRIS, Groupe de recherche et d'intervention sociale, que j'avais créée avec un collègue dans la même situation que moi, un jeune étudiant mais qui voulait déjà travailler. On a plus ou moins fonctionné de 1982 à 1992. Sur le plan économique, nous ne gagnions rien. Je devais faire face à un sentiment de culpabilité. Il faut savoir que dans mon cercle d'amis, j'étais le seul à pouvoir me permettre d'aller à l'université. Mon entourage était composé de mes amis du quartier où je vivais dans la banlieue de Rome, mais aussi de ma famille, mes frères, mes cousins... Parmi tous ces gens, j'étais le premier et le seul qui mettais un pied à l'université. Et c'était aussi l'époque de l'engagement politique donc je me sentais privilégié. J'avais l'impression que je n'avais pas le droit d'étudier sans faire quelque chose d'autre.

⁴ Curriculum vitae

⁵ Centre public d'action sociale

J'ai donc toujours travaillé, et à part la parenthèse de l'entreprise familiale, c'était toujours en tant que sociologue. Même si j'ai changé plusieurs fois de domaine, **le fil rouge** a toujours été la sociologie.

Mon doctorat : Pourquoi cette folie ?

Beaucoup plus tard, j'ai fait un **doctorat en pédagogie sociale**. Pourquoi cette folie ?

Le fait est que lorsque j'ai été engagé comme chercheur à l'ULB, je n'avais pas de doctorat. J'avais mon diplôme de sociologie, bien sûr, mon statut de professeur d'université italien, et déjà plus de 15 ans d'expérience, mais pas de doctorat. Et pour avancer dans ma carrière à l'ULB, il était essentiel que je sois en possession d'un doctorat. Mais le faire en sociologie alors qu'en Italie j'étais déjà professeur de socio, aurait été un pas en arrière pour moi. Alors, des collègues du domaine de la pédagogie m'ont dit « fais un doctorat en pédagogie, comme ça tu seras sociologue et pédagogue ». Et c'est ce que j'ai fait.

Mais lorsque j'ai commencé mon doctorat en pédagogie, j'ai perdu mon emploi à l'ULB. J'avais déjà 43 ou 44 ans et je me suis retrouvé sans emploi en Belgique avec un doctorat en cours en Italie, ce qui à ce moment-là n'avait plus de sens. Pourtant, je me suis dit pourquoi pas. C'était néanmoins très compliqué. Je prenais mon avion à Zaventem le jeudi à 6 heures du matin, et à 10 heures je commençais à enseigner à la faculté de Rome. Je donnais cours le jeudi, le vendredi et le lundi matin, en essayant de concentrer les cours que je devais suivre en tant que doctorant les mêmes jours que les cours que je devais donner en tant que prof, puis le lundi après-midi, je retournais à mon avion. J'ai fait cela pendant trois ans, en sachant que formellement, ce doctorat ne me serait plus d'aucune utilité. Mais c'était intéressant pour moi.

Ce doctorat était en fait l'occasion de faire le point, de **dresser le bilan** de mes vingt premières années de vie professionnelle, de clore une partie de ma carrière, de tourner une page... Ce bilan était au cœur de ma thèse, qui a été très bien évaluée et que j'ai publiée en 2008.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 1: Faire son bilan socio-professionnel



En Italie, tu peux devenir prof d'unif sans aucun diplôme

En somme, j'ai eu une carrière plutôt atypique. C'est aussi parce qu'**en Italie, le parcours académique n'est pas le même qu'en Belgique.**

Ici, en Belgique, quand tu termines tes études, tu peux déjà travailler en tant que chercheur et tu es déjà salarié pour cela. Tu fais entretemps ta thèse de doctorat, ce qui te permettra plus tard de devenir prof d'unif, si tout va bien. Alors qu'en Italie, il y a deux façons de faire carrière à l'université.

La première, la plus courante et la plus formelle : une fois que tu as ton master, tu dois faire ton doctorat et ce n'est que lorsque tu as ton doctorat que tu peux commencer à travailler en tant que chercheur. Ensuite, tu pourras progresser et devenir professeur d'université si tout se passe bien. Dans cette première voie, ce sont les diplômes qui comptent, et contrairement à la Belgique, tu ne commences à travailler dans une université qu'après avoir obtenu ton doctorat.

L'autre voie passe par la pratique, l'expérience, tes travaux de recherche et tes publications. Tu as travaillé en tant que chercheur, comme moi avec ma petite boîte de recherche, et ton expérience, ton travail, tes publications, peuvent être considérés comme l'équivalent d'une thèse de doctorat. C'est ainsi que je suis d'abord devenu chercheur, puis à seulement 33 ans professeur, en économie et sociologie agricoles.

En Italie, tu peux être prof d'unif même sans avoir aucun diplôme. Parce que plus le niveau de tes travaux est élevé, moins ton certificat formel est important. Tu as besoin d'un diplôme pour faire ton doctorat et mettre un pied dans la carrière universitaire, mais après, tu peux devenir prof universitaire ordinaire sans avoir de diplôme.

Dans mon cas, en Italie, j'avais déjà participé à des recherches et publié plusieurs articles avant d'obtenir mon diplôme. Ce qui m'a permis de devenir d'abord chercheur et ensuite prof, sans passer par le doctorat.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 2: Prof pour un jour

Être sociologue parmi toute une armée d'ingénieurs agronomes

Mon parcours professionnel est donc plutôt atypique. J'ai vécu plusieurs cycles, tous différents et tous intéressants à leur manière, mais toujours en suivant mon propre fil rouge. Je n'ai jamais eu l'impression de casser ce fil. Ce fil était la façon dont je vivais et vis encore la sociologie, 24 heures sur 24. À chaque changement, j'ai utilisé ma sociologie (et ma pédagogie), même si j'avais complètement changé de domaine.

La première fois que j'ai postulé pour un poste de chercheur, dans un **institut de recherche en Italie**, et que j'ai été engagé, il s'est passé quelque chose d'intéressant.

C'était en 1990. Cet institut était spécialisé en économie agricole, alors que dans la petite boîte dans laquelle je travaillais auparavant, nous étions spécialisés dans la microsociologie : c'était une commune, une zone protégée ou un autre pouvoir local qui nous confiait des études et des analyses sur la situation. Cette deuxième partie de ma carrière en économie agricole, qui a duré 10 ans, était donc une découverte formidable. J'avais déjà des notions d'agriculture parce que dans le local, il faut aussi maîtriser tout ce qui est territoire, économie régionale... Mais là, j'étais « le » sociologue parmi toute une armée d'ingénieurs agronomes ou d'économistes agricoles. Ce qui nous unissait était notre passion et notre intérêt pour le développement des régions agricoles et rurales. C'était fort intéressant parce que d'une part j'ai dû beaucoup apprendre de mes collègues, mais d'autre part j'avais ce petit privilège d'être le seul sociologue, ce qui m'a permis de réaliser quelques travaux originaux.

Pourquoi alors ai-je démissionné de ce poste, bien rémunéré d'ailleurs ? Pour dire la vérité, je me pose encore cette question. Le fait est que ma femme de l'époque avait décroché un job assez important à Bruxelles, donc la question s'est posée de l'endroit où on allait vivre. Pendant deux ans, elle était ici et moi en Italie puis un jour je me suis dit que, vu mon parcours, je pouvais facilement trouver moi aussi un bon job à Bruxelles. Entretemps, l'entreprise familiale s'était arrêtée, en faillite, et cela aussi me donnait envie de tourner la page et de partir.

En tout cas, c'est avec ce bagage qu'une fois établi à Bruxelles, et après de nombreuses recherches d'emploi et une bonne dose de frustration, j'ai finalement atterri à l'ULB, dans cette extraordinaire unité interdisciplinaire de développement



local et territorial, qui travaillait principalement dans la région de Charleroi. Comme en Italie j'étais le sociologue parmi les agronomes, ici j'étais le sociologue de l'agriculture et du rural, parmi d'autres spécialistes du développement local.

De la microsociologie locale aux politiques européennes

La phase suivante, lorsque je travaillais dans le domaine syndical, a également été quelque chose d'extraordinaire. Mais c'était un tout autre domaine ! Je passais dans le domaine syndical international, alors qu'avant, j'étais un sociologue du local, de la microsociologie. Là, tout à coup, c'était de la macrosociologie, de la politique internationale européenne.

L'association syndicale pour laquelle je travaillais à Bruxelles était l'antenne belge et européenne, d'un institut créé en Italie en 1948, donc juste après la chute du fascisme et la fin de la guerre. C'était aussi la fin de la monarchie et la naissance de la République, ainsi que le fameux accord Italo-Belge « hommes contre charbon » avec tout ce que cela signifie. À cette époque, la pauvreté en Italie était effroyable mais un système de sécurité sociale un peu plus solide commençait à être construit. La plupart des gens étaient analphabètes. Les syndicats ont donc fait un acte politique en disant qu'en tant que syndicats, ils participeraient à la construction d'un système de sécurité sociale mais aussi à aider les gens à accéder à leurs droits, qu'ils soient travailleurs ou non. La mission de l'organisation était de s'assurer que les gens pouvaient réellement accéder à des droits qui resteraient autrement formels.

Et comme c'était l'époque des vagues migratoires italiennes, on a créé des antennes qui ont suivi les migrants. Donc, par exemple, en Belgique, à partir des années 1950. Et quand ils ont débarqué dans les années 50 en Belgique, c'était une organisation clandestine parce qu'à l'époque les étrangers n'avaient pas le droit de s'organiser en associations. Elle est restée clandestine quelques années puis, grâce à des Belges qui ont donné leur soutien, est devenue une association belge qui en réalité est plutôt belgo-italienne. Puis au fur et à mesure cette association s'est internationalisée.

Tout cela, bien sûr, avant ma naissance, mais c'est dire dans quelle atmosphère nous travaillions, avec quel bagage politique et culturel, pour le meilleur et pour le pire...

Un reportage en lien avec ce qui précède :

« L'IMMIGRATION ITALIENNE ÉTAIT UNE DÉPORTATION, UN ARRACHEMENT À SON PAYS » : (<https://www.rtbf.be/article/l-immigration-italienne-etait-une-deportation-selon-annie-morelli-historienne-9315391?id=9315391>)

Aujourd'hui, peu importe vos nationalité et origine, si vous avez un dossier à la sécurité sociale italienne parce que vous ou votre papa avez travaillé il y a longtemps en Italie, eh bien on cherche vos dossiers et on vous aide à faire le nécessaire...

Mon travail était un travail de deuxième ligne, de recherche socio-juridique pour faire avancer les droits sociaux. J'étais sensé nourrir la pratique de mes collègues qui travaillaient en première ligne. Moi, je m'occupais de personnes uniquement quand c'étaient des dossiers fort compliqués et qu'il fallait vraiment creuser pour trouver la solution. C'est une expérience à la fois riche mais aussi très difficile à valoriser

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède:

ACTIVITÉ 29: Défendre les travailleurs



Quelques outils en lien avec ce qui précède :

- **DES DOCUMENTAIRE(S) SUR LES CONGÉS PAYÉS ET LES VACANCES EN BELGIQUE :**
(<https://www.poinculture.be/medialtheque/documentaires/vacances-tj8730>)
- **LE DOSSIER D'EXPLOITATION D'UNE EXPOSITION DE LA FONDRIE - MUSÉE BRUXELLOIS DES INDUSTRIES ET DU TRAVAIL, SUR LE TEMPS DE TRAVAIL :**
(<https://www.lafonderie.be/2020/05/25/dossier-d-exploitation-temps-de-travail/>)
- **DEUX ANIMATIONS SUR LA SÉCURITÉ SOCIALE DE ASSOCIATIONS SOLIDARIS LIÈGE : LA SÉCURITÉ SOCIALE + LE QUIZ PAS TOUCHE À LA SÉCU !**
(<https://associations-solidaris-liege.be/outils/animations/prendre-sa-sante-en-main/>)
- **UN JEU SUR LES MIGRATIONS PRODUIT PAR LE CRIBW :**
(<https://www.cribw.be/notre-jeu/>)

Je vais alors devenir travailleur social

Lorsque ce boulot s'arrête, en 2016, après quelques mois de recherche en vain d'un nouvel emploi, peu à peu je fais le deuil de mon parcours professionnel. Le mot « professeur d'université » disparaît de mon CV ou est remplacé par « formateur ». Au lieu de « directeur », j'ai été « chargé de projet », et ainsi de suite. Il faut que je travaille, et j'en ai envie. Pour moi, le travail n'a jamais été pénible. Donc je finis par postuler en tant qu'agent d'insertion socioprofessionnelle dans un CPAS, au même niveau qu'un assistant social, mais c'était un défi intéressant. J'avais même l'impression que c'était trop compliqué et trop difficile pour moi. Et puis il s'est trouvé que c'était un travail qui me convenait bien. Je devais accompagner les usagers du CPAS, des personnes qui sont en situation de détresse mais qui ont envie de mettre en place quelque chose. C'était intéressant. Je rentrais à la maison en sachant qu'aujourd'hui quatre personnes avaient trouvé un emploi et c'était formidable. Et surtout je me suis nourri à chaque fois de plein d'histoires de personnes intéressantes.

Dans cette expérience de l'insertion socio-professionnelle, je me suis intéressé à la richesse des parcours professionnels des gens. Parfois, j'ai été confronté à des personnes qui n'avaient rien dans leur CV alors qu'elles étaient pourtant adultes. Il pouvait s'agir, par exemple, d'une personne qui avait pratiqué la prostitution durant toute sa vie d'adulte, ou qui avait passé de nombreuses années en prison, ou d'un chef d'une tribu indigène d'Amérique latine, et ainsi de suite. J'essayais de transformer un parcours de vie en quelque chose qu'on puisse valoriser en tant que professionnel. D'autres fois, au contraire, des personnes qui avaient un parcours très riche mais qui à un moment donné ont été en difficulté et malgré leur parcours, ne trouvaient pas de job. Donc il faut faire un deuil. Vous avez un CV de douze pages mais il faut le réduire à une seule page. J'ai encore des retours aujourd'hui de personnes qui ont trouvé leur place dans leur milieu de vie, pas grâce à moi mais grâce à cet échange qui tournait autour de la richesse de leur parcours de vie et de la manière dont on peut transformer un parcours de vie en quelque chose qui puisse être valorisé entre professionnels.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 30: La vie, une formation comme une autre

Puis, comme par magie...

En 2019, pendant ma 2e année de travail au CPAS, comme par magie il y a un poste qui s'ouvre pour un sociologue expert dans les matières sociales, disons les mêmes matières que j'avais connues quand j'étais dans le monde syndical mais au niveau local. Donc pour moi, c'était comme de la magie : la vie me donnait la possibilité de faire la synthèse entre toute une première partie de mon parcours professionnel plutôt focalisé sur le local et une deuxième partie focalisée sur les politiques sociales. On me demandait en bref d'étudier le social au niveau local. J'ai donc postulé. Il y avait d'autres candidats qui avaient d'excellents parcours mais finalement, j'ai eu le job. C'est le travail que je fais actuellement. Je suis un lien direct avec le niveau décisionnel. **Ma mission est d'alimenter les prises de décision du CPAS** Et j'ai déjà eu quelques résultats intéressants qui ont déclenché des décisions assez progressistes. Là, tu vois l'utilité d'un travail d'analyse une fois que tu mets sur la table des arguments solides. J'ai toujours utilisé cette stratégie : quand il s'agit de négocier avec ton interlocuteur et que tu



mets sur la table des arguments qui sont solides parce que tu les as bien étudiés, tu les as nourris de chiffres et de la parole des personnes concernées... c'est éventuellement à l'autre de contester ton travail avec des contre-arguments aussi solides que les tiens. Donc j'ai quelques résultats intéressants.

Sur le plan économique, ce n'est pas formidable

Il faut savoir aussi que, même si avoir un parcours professionnel articulé comme le mien est intéressant, sur le plan économique, ce n'est pas formidable. Quand tu suis ta passion, tu ne suis pas forcément ton intérêt économique. Donc je pense que mon salaire actuel, à l'âge de 63 ans, est moins intéressant que celui que je touchais quand j'avais 33 ans. Je suis resté en contact avec quelques anciens collègues qui n'ont jamais changé de parcours, qui gagnent leur vie bien mieux que moi mais c'est tellement triste et ennuyant de faire toujours la même chose.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 20: Salaire, prestige et utilité sociale

Autre proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 31: La tête ou le coeur?

Quelques outils en lien avec ce qui précède :

- **COMPAREZ LES SALAIRES :**
(<https://voiresalaire.be>)
- **LE SITE www.vnteenbelgique.be CONTIENT DES RESSOURCES INTÉRESSANTES, NOTAMMENT - MAIS PAS SEULEMENT - LORSQU'IL S'AGIT DE TRAVAILLER AVEC UN PUBLIC DE RESSORTISSANTS ÉTRANGERS.**

Le travail social est un travail de force

J'ai un rêve actuellement, et je commence à avoir des pistes : écrire un livre ou un article sur le travail social que je fais actuellement dont le titre serait « Le travail social est un travail de force ». Mon attitude est de dire : le travail que vous me proposez, je vais le forger à ma manière mais la manière dont je peux le forger est aussi le résultat de l'expérience. Ce n'est pas une force que j'ai depuis toujours mais c'est quelque chose qui se construit au fur et à mesure.

Quand j'ai débarqué dans l'insertion socio-professionnelle au CPAS, ma connaissance du secteur était limitée. J'ai un peu triché. J'ai transformé mon CV. J'ai beaucoup appris. Et j'ai dû apprendre rapidement sinon j'étais dépassé. Mais une fois que j'avais appris le nécessaire, je suis allé beaucoup plus loin que mes collègues, que je voyais plus expérimentés et plus experts que moi au début. Au bout de quelques mois, je ne me suis pas arrêté à ce qui était nécessaire. Chaque fois que j'étais confronté à un dossier compliqué, c'était l'opportunité d'analyser et de pousser les recherches. J'ai donc été formé par mon expérience professionnelle mais après je l'ai forgée à ma manière. La manière dont j'interprète la législation au CPAS... parfois je **force** la main à l'interprétation juridique pour dire qu'en tant que travailleur social, je dois utiliser ma force. Dans ce domaine, on parle souvent de la problématique de la violence institutionnelle. Celui qui est devant vous, en difficulté, n'a pas beaucoup de **force** vis à vis de vous puisque vous êtes fonctionnaire, avec une institution derrière vous. Cette force, vous pouvez l'utiliser pour affaiblir la personne ou au contraire pour lui transférer une partie de votre force. C'est comme ça que je vois ma mission de travailleur social: « monsieur, venez avec moi. Je vous fais telle attestation et avec ça, vous allez voir l'office des étrangers et s'il y a un souci, vous dites que c'est le CPAS qui vous a mis ça noir sur blanc ».

Quand j'ai travaillé dans l'économie agricole, je ne connaissais pas trop l'agriculture. La première et la deuxième année étaient surtout de l'apprentissage puis, une fois que j'avais pris mes marques, je faisais à ma manière. Et là, il faut utiliser la force. Si vous m'apportez des arguments et des contre-arguments, ils doivent être aussi solides que les miens. Ce qui fait que tout le monde n'a pas toujours été fan de moi. C'est quelque chose que j'ai compris trop tard : tu es chef, tu as envie que tes collaborateurs soient expérimentés mais jusqu'à un certain niveau, à condition qu'ils ne te dépassent pas et ne te remettent pas en question. Et moi, parfois, j'ai franchi cette ligne.



J'avais des consignes qui étaient incohérentes et je tentais d'y remettre de l'ordre. Ce qui fait que sur le plan économique, ma vie est en dents de scie.

Avec l'expérience de l'insertion socio-professionnelle, je me sens un peu plus un sociologue du travail. Je ne me suis jamais senti vraiment un spécialiste de quoi que ce soit, plutôt un généraliste mais dernièrement j'ai tendance à me considérer plutôt comme un sociologue du travail. Il y a eu d'abord la période syndicale et maintenant, avec mon poste actuel, je me suis beaucoup interrogé sur la place du travail dans la société d'aujourd'hui. Et **je trouve formidable de pouvoir me nourrir de l'expérience des autres...**

Sociologue un jour...

Il y a des métiers qui se font huit heures par jour. J'imagine qu'une fois qu'un pharmacien a fermé les portes de sa pharmacie, il ne fait pas de pharmacie à la maison. Puis il y a des métiers comme le mien, **ce n'est pas un métier mais un regard sur le monde**. Moi je n'ai pas l'impression que je travaille huit heures par jour, je n'ai même pas l'impression que je travaille. Quand j'ai commencé mes études, à chaque fois que je devais préparer un examen et que je devais lire un bouquin, je me disais que ce bouquin, je l'aurais lu quand même. Quand on discute entre sociologues, on a l'impression qu'on est toujours des sociologues. C'est une manière d'approcher la réalité.

Il y a des métiers dont le diplôme et le métier coïncident. Normalement si on fait la médecine, c'est pour devenir médecin. La sociologie n'est pas nécessairement un métier. Tu peux étudier la sociologie pour devenir journaliste. Et un journaliste peut avoir fait des études de philosophie. Certains philosophes n'ont pas fait l'unif... Pour moi, actuellement, ce qui est intéressant est que je suis sociologue et que j'occupe un poste qui a été créé pour un sociologue. Il n'y a pas beaucoup de CPAS en Belgique qui ont des postes de sociologue. Il y a beaucoup de sociologues dans les CPAS mais peu de CPAS qui ont créé un poste de sociologue. Même dans les cabinets ministériels, je ne pense pas qu'il y ait des postes pour des sociologues. C'est la même chose pour différents métiers. Mon fils a fait des études en géographie des pays en voie de développement mais on ne voit jamais une offre d'emploi pour un géographe, alors que les géographes travaillent. Donc oui, sociologue est à la fois un métier, un état d'esprit, une manière de voir les choses...

L'utilité de mon métier

À mon avis, mon métier est utile, surtout maintenant que je travaille à petite échelle. Je peux donner un exemple qui n'est pas compliqué. Le fonctionnement des CPAS : tout le monde a le droit de vivre dans la dignité mais pour accéder à une aide du CPAS, il faut respecter certaines conditions dont la disponibilité au travail. Il n'est pas dit que la personne doit nécessairement travailler mais dans son attitude, il faut être ouvert à la possibilité de travailler. La commune dans laquelle je travaille est l'une des communes où il y a l'un des taux les plus élevés de jeunes qui dépendent du CPAS. Et cette proportion ne fait qu'augmenter d'année en année. Or, ce qui est intéressant, c'est que dans la proportion de jeunes, une partie de plus en plus importante, ce sont des étudiants. Donc, d'une part, c'est alarmant, et d'autre part c'est un signe de progrès social parce que les jeunes ont la possibilité d'étudier grâce au CPAS. Sans l'aide du CPAS, ces jeunes n'auraient pas accès à un diplôme mais ils doivent satisfaire à la condition de disponibilité au travail, ce qui dans la pratique veut dire que dans tous les CPAS de Belgique, dès qu'il y a un congé scolaire, l'assistant social dirige l'étudiant vers la recherche d'un petit job. Ces jeunes ne font que basculer d'un petit job à l'autre, ce qui veut dire qu'ils n'ont pas droit à leurs congés scolaires comme tous les étudiants. Ce qui veut dire aussi que sur le plan de la charge mentale, ces jobs ont un impact sur leur parcours d'études. J'ai donc présenté une analyse au conseil pour montrer que le meilleur moyen de faire en sorte que ces jeunes puissent trouver leur voie et devenir autonomes du CPAS est de faire en sorte qu'ils étudient, car les études sont déjà a priori une étape vers le travail. Ce qui a été approuvé par le conseil et est maintenant devenu une ligne de conduite dans mon CPAS.

Quelques outils en lien avec ce qui précède :

- **KIT PÉDAGOGIQUE SUR LE CPAS :**
(<https://www.cultures-sante.be/nos-outils/outils-education-permanente/item/394-les-centres-publics-d-action-sociale-cpas.html>)
- **CAPSULE VIDÉO DE L'ÉCOLE DE TRANSFORMATION SOCIALE SUR « ASSISTANTAT » :**
(<https://zintv.org/outil/abecedaire/>)



C'est vrai que c'est une question que beaucoup de gens se posent : à quoi ça sert d'être sociologue et de faire de la recherche quand ce sont les hommes et les femmes politiques qui prennent les décisions et s'en fichent de tes analyses et tes données ? Ce qui est vrai partiellement mais pas totalement. Et là, je donne à ma mission de travail social de la force. C'est aussi la responsabilité des sociologues de ne pas se laisser faire. C'est une question de **rapports de force**.

Je me suis toujours senti utile mais toujours de manière dialectique c'est à dire parce que je m'appropriais des **marges de liberté** qui correspondaient à mon poste et je les utilisais avec une certaine **force**.

Le parallèle entre le salaire et l'utilité sociale n'est pas évident. Il l'est plus entre le salaire et le prestige social, et entre ces deux et le **pouvoir**. Il est clair que plus tu as du prestige, plus ta voix est forte.

Un outil en lien avec ce qui précède :

CAPSULE VIDÉO DE L'ÉCOLE DE TRANSFORMATION SOCIALE SUR « **POUVOIR** » :
(<https://zintv.org/outil/abecedaire/>)

J'ai toujours activé des stratégies

Mon travail au CPAS est moins prestigieux que quand j'étais dans le monde syndical. Et dans le monde syndical, c'était moins prestigieux que quand j'étais à l'université. Mais j'ai mis en place des stratégies pour compenser ma perte de prestige. Un exemple : quand je travaillais dans l'institut d'économie agricole, non seulement j'avais un bon salaire mais à côté, j'avais pas mal de collaborations à droite et à gauche. Je pouvais donner des cours par exemple. J'étais Carlo Caldarini de l'Institut national d'économie agricole, et c'était suffisant. Il ne fallait pas aller chercher plus loin. Il ne fallait même pas prouver que j'étais compétent. J'avais le titre donc j'étais la bonne personne à la bonne place et je pouvais collaborer à droite et à gauche au niveau local ou international.

Quand j'ai eu ma charge de cours à l'université, si j'avais l'occasion de participer à un projet, c'était en tant que Carlo Caldarini de l'Université de Rome ou de l'ULB. C'était bien pour moi et surtout pour l'organisme qui m'engageait sur un tel projet.

Aujourd'hui, dans les domaines où je pourrais me présenter en tant que Carlo Caldarini du CPAS de telle commune, je n'ai pas l'autorité pour le faire. Je ne peux pas parler aujourd'hui au nom de mon CPAS. Bon, on est bien d'accord : il vaut mieux être Carlo Caldarini du CPAS de telle commune que Carlo Caldarini qui travaille au Delhaize ou pour Uber. Au niveau prestige, c'est quand même mieux. Mais ce n'est pas formidable. J'ai toujours activé des **stratégies** pour compenser cette perte de prestige. J'ai toujours créé des réseaux, je me nourris beaucoup des **réseaux** et je nourris aussi les **réseaux** des autres. Je ne suis plus dans les réseaux universitaires mais j'ai autour de moi plein de gens qui sont dans les milieux académiques. Et qui parfois me demandent si je ne peux pas aider un étudiant qui fait un doctorat ou autre chose. Donc ça permet de pallier. J'ai toujours adopté cette stratégie. En changeant de domaine, j'ai toujours essayé de garder les liens avec ma vie précédente. Par exemple, je suis toujours très lié au prof avec lequel j'ai fait mon premier travail de fin d'études. Il a aujourd'hui 94 ans. Ça me permet de profiter encore d'une partie du prestige... c'est ce que les sociologues appellent le capital social.

Le sociologue c'est celui qui dit : « ici, il faut un banc pour les personnes âgées »

Pourquoi suis-je devenu sociologue ? Quand j'avais 14 ans, j'ai commencé à réfléchir au métier que je voulais faire. J'avais des copains de 15 ou 16 ans qui, même si je ne les considérais pas comme des adultes, me paraissaient être des « grands ». Je leur ai demandé ce qu'était un sociologue. L'un d'eux m'a expliqué : tu vois, quand on construit des logements sociaux, le sociologue c'est celui qui dit : « non non, ici, il faut mettre un banc pour les personnes âgées ». Ce n'est pas du tout ça mais à l'époque, j'avais trouvé cette explication formidable. Imaginez un chantier et puis un petit bonhomme qui arrive et qui arrête tout au nom du bien-être des gens ! C'est grâce à ça que j'ai entamé les études de sociologie et que je me suis créé un parcours qui n'existait pas à l'époque : la sociologie du territoire, de l'habitat. Parce que j'avais cette illusion que je pouvais intervenir sur des chantiers de logement social. Ce genre d'anecdote est éclairant.

témoignage



CLAUDE • syndicaliste

TÉMOIGNAGE

Je suis licenciée en traduction de Marie Haps. En français, langue de base, en anglais et en espagnol. Après avoir terminé mes études, la Confédération Mondiale du Travail, qui était l'une des trois internationales syndicales, et qui travaillait avec Marie Haps, recherchait un traducteur. Ils m'ont engagée et c'est là que j'ai découvert le monde syndical.

Au départ, je traduisais de l'écrit surtout, comme les newsletters ou les courriers, les projets... Je faisais aussi ponctuellement de la consécutive quand on recevait des délégations, des visiteurs. C'est comme ça que j'ai découvert les syndicalistes latino-américains.

Je suis alors partie travailler en Amérique Latine pour la Régionale de la Confédération Mondiale du Travail située à Caracas. La Centrale Latino-Américaine des Travailleurs. Là-bas, j'étais aussi interprète. Je faisais notamment de la cabine.

Ensuite, je suis allée à Buenos Aires parce que j'avais rencontré mon futur ex-mari... qui était syndicaliste. Je restais toujours au sein de la même organisation, même si je changeais de pays et de boulot. J'ai accompagné une mission humanitaire en Bolivie après le coup d'état du Général Messa, qui était très sanglant, en 81.

Quand nous sommes revenus en Belgique en 1982, on m'a proposé de rejoindre la CSC¹ et de travailler au service international. Là, j'étais permanente syndicale. Je suis restée là 10 ans puis à la Confédération européenne des syndicats comme conseillère politique. Là, il n'était plus question de traduction. Je me suis d'abord occupée de notre participation dans le réseau EURES qui regroupe les services publics de l'emploi, un réseau d'échange d'offres et demandes d'emploi. Notre particularité était la défense et le conseil des travailleurs mobiles : tout ce qui est travailleurs frontaliers, libre circulation, etc.

Je m'occupais aussi des questions de politiques régionales, des fonds structurels. Le fonds social européen, tout ce qui est aide. Je traitais aussi les questions liées au fonds social européen : les formations, les différents droits, l'égalité de genre....

Un engagement très fort

Du côté de mon père, les membres de ma famille étaient très engagés. Lorsque je suis allée travailler à Caracas, je ne gagnais pas un salaire mirobolant mais ça a été une expérience de vie extraordinaire durant un an et demi.

Il y avait aussi toute l'activité de terrain. Je n'ai jamais voulu abandonner le terrain, les conseils syndicaux inter-régionaux qui ont été créés pour défendre les droits des travailleurs frontaliers et leurs familles. Il y en a beaucoup en Belgique. Ce sont les gens de terrain qui s'occupent de ça en plus de leurs activités journalières. Ils sont vraiment engagés, convaincus et ont une vision européenne qu'on a peut-être moins au niveau national parfois. Il y a des problèmes concrets qu'on arrive à résoudre au niveau transfrontalier, entre régions. Il y a des solutions par rapport par exemple à la reconnaissance des qualifications et des diplômes où on n'est pas loin au niveau européen.

Ce n'est pas un métier, c'est ma vie, une famille syndicale... ça ne s'arrête pas quand on quitte le bureau. Avec certains, on continue et on continuera à se voir. Ce sont des principes, des valeurs qu'on doit continuer à porter, qu'on doit défendre, apprendre aux jeunes d'où on vient, pourquoi on en est là.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 17: Engageons-nous !

¹ Centrale sociale-chrétienne, un syndicat



Ai-je fait de mon métier quelque chose qui me ressemblait ? Ou mon métier m'a-t-il façonné ?

C'est une question compliquée parce qu'au fil des années, c'est devenu plus qu'un métier. Je n'ai jamais été carriériste, ni à la CSC, ni à la CES. Certains l'étaient, y sont rentrés pour utiliser ça comme tremplin pour aller vers la Commission Européenne ou autre chose. J'ai constaté dans le milieu politique et syndical qu'à partir du moment où tu es élu et que tu réponds à un consensus, tu dois oublier certaines valeurs ou principes et faire des concessions. Je n'ai jamais pu faire ça. J'ai toujours eu une grande liberté de parole. Je n'ai jamais voulu me limiter à critiquer.

Quand j'ai commencé ma carrière, je n'étais pas vraiment consciente du fait que travailler pour un syndicat, c'était un tel engagement. Même si mon père et ma grand-mère baignaient dedans, je ne savais pas ce qu'était un syndicat. C'est vraiment par hasard que j'ai commencé là. J'ai alors découvert ce que c'était, et les luttes syndicales, au niveau international. En Amérique latine, c'est risqué d'être syndicaliste. Ça a été une expérience de vie. Lors de la mission en Bolivie, nous étions surveillés tout le temps. Si j'avais été plus âgée, je ne l'aurais probablement pas fait parce que c'était risqué.

Même si je suis tombée dans cet engagement un peu par hasard, je ne serais jamais allée travailler pour une multinationale si on me l'avait proposé. J'avais aussi été sollicitée pour travailler à la Commission Européenne mais ça ne m'intéressait pas. Qu'est-ce que j'y aurais fait ? J'ai toujours préféré le terrain.

J'ai découvert le syndicat à 21 ans et mes collègues étaient très engagés. Mais je ne sais pas... Si j'avais commencé ailleurs... Probablement que je ne serais pas restée dans un milieu moins engagé.

Il y avait aussi le fait que je ne voulais pas rester en Belgique. J'ai passé une partie de mon enfance et de mon adolescence au Congo. Et je voulais repartir. Ça a aussi "dirigé" ma carrière je crois. Puis la famille de mon père a également joué un rôle dans mes choix : ils étaient tous engagés.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 18: Pour exercer un métier, faut-il être engagé ?

Un métier utile ?

Proposition d'activité pour introduire ce qui suit :

ACTIVITÉ 19: Un travail utile ?

Mon métier est utile, je n'ai aucun doute là-dessus.

Le métier de traducteur-interprète permet aux gens de communiquer, dans leur propre langue, ce qui est essentiel pour exprimer les nuances. Mais ça dépend pour quoi. Si c'est pour traduire des modes d'emploi de machines à laver, c'est utile, mais pas de la même façon. Le fait d'aider les gens à communiquer est important, ou à transmettre une culture avec la traduction de livres par exemple. Entre traducteur et interprète, je préfère la traduction parce que c'est plus précis. Et l'écrit reste là où la parole s'envole. Interprète, c'est plus technique et c'est compliqué. Mais on n'en garde pas de trace.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 20: Salaire, prestige et utilité sociale

Un outil en lien avec ce qui précède :

LE SITE WWW.YVREENBELGQUE.BE CONTIENT DES RESSOURCES INTÉRESSANTES, NOTAMMENT - MAIS PAS SEULEMENT - LORSQU'IL S'AGIT DE TRAVAILLER AVEC UN PUBLIC DE RESSORTISSANTS ÉTRANGERS.



Le métier de personne engagée... ce n'est pas un métier. C'est une vocation. Ce sont des agents de changement. Le mouvement syndical intervient où le système n'est pas complètement ficelé, comme c'est le cas en Belgique, où les syndicats sont devenus des mamouths. Mais même en Belgique, les permanents syndicaux sont des personnes engagées. Il faut transmettre et continuer ça, mais c'est compliqué. Parce qu'une fois qu'il y a des postes à responsabilités, certains les transforment en postes de pouvoir et ça casse tout. Heureusement, la majorité des travailleurs syndicaux sont des gens qui ont des convictions.

J'ai toujours été fière d'être syndicaliste. Mais si tu dois rentrer un formulaire sur ton secteur d'activités, tu ne trouves jamais de rubrique « organisation syndicale ». C'est mal connu, ou très vite étiqueté. C'est mieux reconnu en Belgique mais pour peu que quelqu'un ait un problème avec un délégué syndical dans une entreprise, il aura tendance à considérer tous les syndicalistes comme des pourris. Donc on est la plupart du temps en train de défendre la cause plutôt que le métier. Il faut lutter contre les clichés. Il faut apprendre aux jeunes et en parler dans les écoles, à l'unif... Il faut lutter contre l'image qu'on donne des syndicalistes dans les médias. Lorsqu'il y a un reportage sur une manif, c'est toujours l'image des casseurs qui prévaut, jamais ce qui s'est bien passé. Ce n'est pas prestigieux. Ce n'est pas suivi par les médias modernes, les réseaux sociaux. Nous sommes sans arrêt en train de justifier ce que nous faisons, justifier la cotisation. Et nous ne communiquons pas de façon adaptée à notre époque. Le syndicat a un train de retard en termes de communication.

Proposition d'activité en rapport avec l'ensemble du témoignage :
ACTIVITÉ 21 : La délégation syndicale

Proposition d'activité en rapport avec l'ensemble du témoignage :
ACTIVITÉ 6: Le curriculum vitae

Proposition d'activité en rapport avec l'ensemble du témoignage :
ACTIVITÉ 29 : Défendre les travailleurs

Un outil en rapport avec ce qui précède :

WWW.VIVREENBELGIQUE.BE/4-EMPLOI/LES-SYNDICATS

Textes produits en atelier d'écriture

POURQUOI MON PATRON A-T-IL AUTORITE SUR MOI ?

Parce que le système fait en sorte que le patron, « payeur », décide
Parce que la société est faite comme cela
Parce que le contrat de travail le stipule en quelque sorte
Je ne trouve pas de justificatif valable
Le patron devrait être là pour organiser, coordonner

(texte de Claude)

UN MOT DEVIENT SIGLE

D.E.F.U.N.T. > Défendre Et Forcer Un Nouveau Tourant

(texte de Claude)



LISTE

- J'aime...
- L'action collective
- La défense des principes et valeurs
- Les contacts sociaux
- Les rencontres
- Les découvertes permanentes de nouvelles situations
- Expliquer l'importance de s'engager
- Les défis à relever
- Je n'aime pas
- Le télétravail
- Les horaires de travail souvent très lourds
- La non-reconnaissance de la part de certains
- La mauvaise presse gratuite faite aux syndicats
- Les arrivistes

(texte de Claude)

SI J'ETAIS

Si j'étais permanente militante syndicale, j'aurais peur de m'ennuyer derrière un bureau. Et comme je n'aime pas les bureaux... enfin, surtout tout ce qu'il y a sur un bureau, je sortirais. Et j'irais où ? Pour fédérer, défendre le droit des travailleurs, je ne sais pas vraiment par où je commencerais. Je me demande comment on peut faire remonter les informations, comment on peut savoir ce qui n'est pas satisfaisant ? Comment un salarié peut-il savoir ce qui ne lui convient pas dans son travail ?

Quand on commence à travailler, on s'écrase, souvent, on se persuade qu'on est content d'être là, on se réjouit d'avoir été choisi. Le travail, aujourd'hui, c'est le Saint Graal.

Alors... oser se plaindre ? Je me dis que c'est sans doute la première difficulté. Comment taper juste dans les revendications ?

C'est difficile de défendre les intérêts des autres, d'être leur voix. Comment choisir pour qui et pour quoi on va se battre ? Les conditions de travail des magasiniers qui travaillent dans les entrepôts de Delhaize ou Colruyt où il fait moins deux degrés ? Les caissières ? Les balayeurs ? Je serais déjà bien embêtée... et j'aurais peur de me perdre dans un flou et dans un flot.

(texte rédigé par Sarah après avoir entendu le témoignage de Claude)



Fin.

Notes



Handwriting practice lines consisting of 10 vertical lines forming 9 columns.

Handwriting practice lines consisting of 10 vertical lines forming 9 columns.



témoignage



SARAH • formatrice en insertion socio-professionnelle

TÉMOIGNAGE

J'ai fait des études de droit en France. Trois ans, dans la ville où j'habitais, à St Etienne, puis j'ai encore fait deux ans à Lyon. Etant de parents belges, j'avais très envie de revenir vivre à Bruxelles. Je me suis inscrite à L'ULB après mon diplôme d'études appliquées en France. Je suis venue faire une licence, ce qui correspond à un troisième cycle, toujours en droit.

A la fin de cette année en droit comparé, j'ai bénéficié d'un piston pour être stagiaire à la Commission Européenne. La Commission Européenne accueille deux fois par an 500 ou 600 jeunes qui arrivent de toute l'Europe, même parfois des non-Européens, Américains etc. L'objectif est de former l'Europe de demain.

De fil en aiguille, après mon stage à la Commission, j'y suis rentrée dans un bureau d'assistance technique. Après ce boulot, j'ai encore trouvé un poste à La Commission : je suis devenue assistante d'un chef d'unité. Après un voyage en Inde, je suis rentrée en France et mon compagnon et moi avons acheté une péniche avec l'idée d'y faire un bed and breakfast¹. Je suis ensuite devenue directrice d'un centre d'aide à domicile de la Croix-Rouge.

Après un déménagement supplémentaire, j'ai trouvé du boulot dans une maison familiale et rurale, dans un réseau de centres de formation pour des jeunes qui ne réussissent pas à l'école. C'est de la formation par alternance. Ils sont 15 jours en stage, 15 jours en classe. C'est là que je me suis lancée dans des projets européens.

Je suis revenue à Bruxelles en 2012 et j'ai commencé à faire du bénévolat pour le Centre social du béguinage, en tant que formatrice en français langue étrangère, sans avoir vraiment suivi de formation. Par la suite, je me suis formée à l'UGL² comme formatrice FLE³, une formation de trois semaines, au mois d'août.

Me sentir utile...

J'ai eu la chance de participer à l'une de ces grandes vagues de rassemblement de jeunes Européens, à la Commission Européenne. Je crois que c'était les six plus beaux mois de ma vie parce qu'on est accueilli à la Commission où c'est le club Med, avec des fêtes tous les weekends, des voyages à Strasbourg, à Prague, je prenais l'ascenseur avec Michel Rocard, Cohn Bendit... J'avais 22 ans et je me trouvais dans ce milieu européen dont je me foutais complètement. Je savais à peine ce qu'était l'Europe, ça ne m'intéressait pas. Par contre, j'ai beaucoup apprécié de rencontrer tous ces gens qui venaient d'ailleurs et qui parlaient d'autres langues.

Je ne sais pas ce qu'on y faisait exactement. Rien. Enfin, moi, personnellement, rien. L'idée c'est d'être stagiaire. Tu intègres une unité puis tu as un maître de stage et tu découvres ce qui se fait au sein de la Commission. C'étaient les débuts de l'informatique. Moi qui n'ai jamais aimé les ordinateurs, je me suis retrouvée dans un bureau avec un ordi et je ne savais pas trop comment l'allumer, ni quoi faire. Mais bon, je trainais dans les couloirs, chacun me racontait sa vie... On passait six mois dans le même service. Leur idée, c'est de faire se rencontrer les jeunes Européens. Et de créer une cohésion. C'était l'époque Erasmus⁴, Leonardo⁵, dans les années 90.

Lorsqu'après le stage, je suis rentrée dans un bureau d'assistance technique, je n'y connaissais toujours rien. Je devais récupérer les traductions du programme Leonardo – dont c'était les débuts – qui arrivaient de tous les pays pour ce programme soit traduit dans toutes les langues. Mais je n'ai vraiment aucun souvenir pratique de ce que j'ai fait. C'était un grand flou pour moi mais j'étais bien payée. Quand même, au bout d'un moment, je me suis dit que ça n'allait pas. Je gagnais trop bien ma vie et je trouvais que quelque chose n'était pas juste dans tout ça.

¹ Un bed and breakfast (littéralement, « lit et petit déjeuner ») est un hébergement avec petits-déjeuner inclus dans le prix, souvent chez l'habitant

² Université Catholique de Louvain

³ Français langue étrangère

⁴ Pour plus d'informations : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Erasmus>

⁵ Pour plus d'informations : https://www.apprendreaapprendre.com/reussite_scolaire/programme-europeen-leonardo-da-vinci-1/



Lorsque je suis devenue assistante d'un chef d'unité, j'avais plutôt l'impression d'être son assistante sociale que son assistante professionnelle donc ça aussi, ça a duré quelques mois puis je me suis demandé ce que j'étais en train de faire.

Je développais des goûts de luxe et ça ne m'allait pas. Alors j'ai tout plaqué et je suis partie en Inde, avec mon sac à dos, toute seule. Pour équilibrer.

En Inde, j'ai rencontré le père de mes enfants, qui est Anglais. On est rentré en France et on a acheté cette péniche où on voulait proposer un bed and breakfast. Puis on a eu un enfant. Mais une péniche, ce n'est pas extensible. L'idée, c'était d'accueillir des riches américains qu'on aurait fait payer très cher. On allait servir du whisky... Enfin bon, encore un truc qui ne me convenait pas. J'ai tout plaqué et je suis rentrée à St Étienne, où mes parents habitaient. J'ai trouvé un poste de directrice d'un centre d'aide à domicile de la Croix-Rouge. Mais j'étais trop jeune pour être directrice. J'avais 28 ans, je n'avais pas les épaules. La première chose que j'ai dû faire, c'est virer un des deux comptables. Je n'avais pas envie d'être directrice, je voulais être assistante sociale. Quand je voyais leur travail, je me disais que je voulais faire ça : aller sur le terrain, mettre les mains dans le cambouis, ne pas avoir à gérer des temps de travail... Donc j'ai fait une dépression. Finalement, cela m'a permis de prendre du recul. J'ai encore une fois tout largué et je suis partie à Gaillac.

Là, j'ai trouvé ce boulot dans une Maison familiale et rurale, avec des jeunes en formation. L'idée est de se baser sur la pratique pour amener à du théorique. J'y donnais des cours de droit et d'anglais à des jeunes issus d'un milieu rural, beaucoup de futurs agriculteurs ou d'enfants d'agriculteurs, des filles qui voulaient travailler en maison de retraite, plutôt dans des métiers du social. Là, j'ai appris à gérer des groupes et je me suis lancée dans des projets européens, bénéficiant de mon expérience à la Commission Européenne. J'ai écrit des programmes Leonardo pour que les jeunes du Tam, au fin fond de la France, puissent aller en stage dans d'autres pays européens. C'était super parce que je devais aller en Angleterre, au Danemark, au Portugal, en Espagne pour trouver des lieux de stage, organiser l'accueil... Je le faisais pour la Maison familiale et rurale. Comme c'était par alternance, les stages faisaient complètement partie de la formation des jeunes. Pouvoir les envoyer en stage au Danemark, c'était super. J'ai remis un projet à la Commission qui a été accepté. C'était génial. C'était mon bébé. Puis je parlais avec ces jeunes. J'accompagnais certains. Je les voyais prendre

conscience de l'importance de parler plusieurs langues, de l'interculturalité, aller découvrir des crèches au Danemark où ça ne fonctionne pas du tout comme des crèches en France.

Soudain, j'avais tous ces jeunes étudiants du Tam qui sortaient de la campagne et qui débarquaient à Copenhague et c'était génial de participer à cette découverte-là. J'y ai travaillé une dizaine d'années.

Lorsque j'ai commencé à travailler pour le centre social du béguinage à Bruxelles, je suis devenue formatrice en français langue étrangère. J'ai alors dû me former et pendant ma formation, j'ai rencontré quelqu'un avec qui j'ai sympathisé, et qui travaillait pour l'association où je travaille maintenant. On y fait de l'ISP et j'y suis formatrice en français langue étrangère. J'y donne aussi des cours de médiation à l'écrit.

Je suis là depuis janvier 2013. Je ne sais pas si c'est mon métier rêvé mais ça remplit pas mal de cases. Je rencontre beaucoup de femmes. Beaucoup de Marocaines, des Guinéennes, Congolaises, Sénégalaises... C'est déjà super que les filles se rencontrent entre elles. Ce qui m'importe, c'est qu'il y ait une magie dans le groupe, qu'elles échangent, qu'on soit proches, qu'elles deviennent amies. Je suis formatrice de français à la base, c'est ce qui est écrit sur ma fiche de paie. Je dois faire du français parce que ces personnes sont censées chercher du travail et leur niveau de français n'est pas suffisant. Alors qu'en fait, le problème, c'est que le seul métier qui soit accessible à la plupart d'entre elles, c'est femme de ménage. Donc on se leurre. C'est de l'insertion socio-professionnelle mais j'essaie surtout de faire de l'insertion sociale ou amicale avec une réflexion sur ce qu'est être une femme aujourd'hui à Bruxelles : comment on s'occupe de nos enfants, comment on réagit à l'école si on sent que nos enfants ne sont pas bien... C'est plutôt ça qui m'intéresse. On parle autant de l'accouchement que de l'exécution, que du ménage. On parle de machines à laver. C'est quoi être une femme aujourd'hui ? C'est ce qui m'intéresse. J'ai de la matière. Je ne suis pas si sûre de faire un métier utile. Ça dépend de la manière dont on le fait. Je ne sais pas toujours dans quel jeu on joue : toutes ces asbl' qui font de l'ISP⁶ avec des personnes qui n'ont pas de travail et pas assez de diplômes pour travailler en Belgique...

⁶ Insertion socio-professionnelle

⁷ Associations sans but lucratif



J'ai parfois l'impression de faire de l'occupationnel.

On essaie de le faire au mieux avec des sujets intéressants. Mais apprendre le français à des femmes qui ont 30 ans, qui ne sont pas allées à l'école ou pas assez... à quoi ça sert ? On leur demande de revenir en classe, on leur apprend à faire de l'argumentation et du résumé parce que pour devenir auxiliaire de l'enfance, il y a un test d'argumentation - résumé. Mais quand tu n'as jamais fait ça... ! On arrive avec notre pédagogie très cartésienne : résumé, idées principales, organiser les idées, thèses, antithèses, synthèses... C'est très européen. Puis on a ces femmes en face de nous qui viennent de cultures complètement différentes, où l'oralité a toute son importance... La manière de penser n'est pas la même, l'éducation n'a pas du tout été la même. Dans ces conditions, il y a un traumatisme pour beaucoup par rapport à l'apprentissage. Et on leur demande de venir essayer de se remettre à niveau en français : "fais un effort avec ton cerveau, deviens plus synthétique !". Pourquoi on leur demande de faire ça ?

Je pense qu'il faudrait des lieux avec une pièce pour la couture, une pièce pour la coiffure... Ce sont des manuelles, elles sont pleines de talent et de bon sens pour la cuisine, pour les enfants... Il faut des lieux où on répare des trucs qui ne fonctionnent plus, on répare des vêtements, on garde les enfants, on cuisine pour les gens qui n'ont pas à manger. Il faut être dans le faire. Mais pas là, dans une classe. Comme à l'école.

Mais... j'exagère un peu parce qu'en y réfléchissant bien, c'est vrai que certaines sont en demande de cela : retrouver une structure, une salle de classe, des apprentissages formels, remettre le pied à l'étrier dans une formation, rattraper le temps perdu.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 13: L'école de mes rêves

Pour être utile, il faudrait mélanger les fonctionnaires européens et ces femmes. Comment faire des ponts entre ces différentes communautés à Bruxelles ? Pas en restant dans nos salles de classe ! Pas en apprenant à mettre un S aux adjectifs quand ils sont au pluriel.

Je pense qu'on est utiles dans le sens où les femmes se disent qu'elles mettent quelque chose en œuvre en venant, que peut-être elles trouveront du travail ensuite.

Je ne sais pas combien nous sommes à travailler dans l'ISP. Je me demande à quel point ce n'est pas pour nous donner du boulot à nous, pour occuper les chômeurs.

Peut-être que ça aide les apprenants, en tant que parents, à être plus à l'aise avec leurs enfants qui parlent français. Peut-être que pour ça, on est un peu utile. Mais je pense que l'utilité, c'est surtout que les cultures se rencontrent. Et si ça se fait au sein de la classe entre l'Arménienne et la Sénégalaise, là je trouve que ça a de la valeur. Elles ont envie d'être utiles, ces femmes, et on ne leur propose rien pour être utiles. Certaines sont issues de familles où on a toujours fait du commerce, où elles travaillaient. Elles étaient actives et avaient un rôle social. Ici, ce n'est pas un rôle social que de prendre des cours en ISP. Elles ont besoin d'avoir un rôle social. Et aucune structure ne peut leur donner ça. Ce qu'elles veulent, c'est travailler, gagner leur vie, gagner en indépendance par rapport à leurs maris...

Depuis 2013, depuis que je fais ce métier, j'en vois peu qui arrivent à trouver du boulot. Et puis, certaines d'entre elles sont bien en tant que mères de famille. Pourquoi veut-on absolument les intégrer, les insérer, alors qu'elles ne demandent rien ? Qui on est pour leur dire de penser comme nous ?

Ce sont surtout des femmes qui veulent remettre un pied dans la vie active après avoir élevé leurs enfants, ou avec des enfants petits mais à qui une assistante sociale du CPAS leur a dit d'aller prendre des cours de français parce que leur niveau n'est pas terrible.



Je pense que c'est utile pour le temps que ça dure parce qu'on s'amuse, on partage, et c'est chouette. On a des projets et ça, c'est très bien. Je me souviens de filles qui me demandaient de venir chez moi parce qu'elles n'avaient jamais vu l'intérieur d'une maison de belge. Pourtant, ça faisait dix ans qu'elles habitaient Bruxelles. Toute la question, c'est comment on fait pour vivre ensemble ? Qu'est-ce qu'on met en place pour vivre ensemble ?

Mon métier fait-il de moi ce que je suis ? Ou est-ce moi qui fais de mon métier ce qu'il est ?

Je dirais que c'est un peu des deux.
Je me demande à quel point on choisit son métier. J'ai l'impression qu'on est fait pour quelque chose et qu'on cherche. Puis quand tu n'es pas dans le bon, ton corps te le dit, tu fais un burn out... Quand tu n'es pas là où il faudrait que tu sois. La problématique, c'est d'arriver à trouver le travail dans lequel tu es bien, et le faire de la meilleure façon qui soit bonne pour toi. Tu feras bien ton travail si tu y es à ta place. Sinon, tu vas être en résistance. Je pense qu'on est fait pour un travail mais qu'on peut ne pas se retrouver à la bonne place. Alors dans ce cas, on essaie de faire de son travail ce qu'on voudrait qu'il soit mais sur la durée, ça ne peut pas tenir. Donc moi, je suis toujours à la recherche de la meilleure façon de faire le travail que je fais actuellement, parce que je ne suis pas encore satisfaite de ce que je fais. Il y a un côté très scolaire : des horaires, des salles de classe, des tableaux, des équipes, des entretiens, des évaluations... Tout ça me plaît moyennement. Donc j'essaie toujours de serpenter là-dedans. Pour échapper aux évaluations par exemple. Je refuse d'évaluer des adultes. Même des enfants d'ailleurs. Peut-être de l'auto-évaluation... Certains formateurs font des dictées. Mais j'essaie de ne pas aller contre moi-même, de faire ce en quoi je crois le plus. Encore faut-il savoir ce en quoi on croit le plus. On se retrouve nous, blancs Européens, devant une classe de noirs, d'arabes ou de Polonais. Et c'est une recherche constante pour ne pas tomber dans le travers du paternalisme, du côté post-colonisateur.

Chez nous, à part une formatrice, on est tous Belges ou Français. C'est intéressant d'essayer de ne pas tomber dans la caricature. Chaque fois que je rentre en classe, je me dis « attention, ne vas pas forcément t'asseoir sur la chaise qui t'est destinée », j'essaie d'aller m'asseoir parmi les autres. Je veux que ce soit mouvant dans la classe, que chacun prenne la parole autant que moi. Mais c'est difficile de ne pas tomber dans tous ces travers.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 14: Jeu de rôles

Autre proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 15: Travailler ou ne pas travailler. ? Telle est la question.

Du prestige de mon métier

Tu donnes ou pas du prestige à ton métier en fonction de la façon dont tu en parles. J'aime bien parler de mon métier. J'attaque le sujet en disant que je travaille à Molenbeek - ça c'est bon ça "ah bien" - avec des femmes - "ouh super!" - qui viennent d'autres cultures - "ah, ça c'est bien" - et qui cherchent du travail. J'explique qu'on discute pour savoir quel rôle elles pourraient jouer dans la ville. Quand je dis ça, les gens auxquels j'en parle disent que ça a l'air intéressant. Je suis plutôt fière de faire ce travail. La manière dont je le présente renvoie une certaine image. Evidemment, je ne parle jamais de tout ce dont on vient de parler entre nous, sauf si je vais un peu plus dans le détail. Je le présente toujours de façon très positive parce que c'est quand même le positif qui domine. Donc, je trouve que c'est un métier plutôt prestigieux.

A partir du moment où on travaille avec les autres, où l'on fait en sorte que la communication circule et qu'on échange, c'est ça le prestige !

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 15: Formatrice en insertion socio-professionnelle

Proposition d'activité en rapport avec l'ensemble du témoignage :

ACTIVITÉ 6: Le curriculum vitae



Textes produits en atelier d'écriture

POURQUOI MON PATRON A-T-IL AUTORITE SUR MOI ?

Parce qu'il porte un pantalon

Parce qu'il est grand

Parce qu'il n'est pas un arbre

Parce qu'il marche vite

Parce qu'il fait des effets de cheveux

Parce qu'il porte de belles chaussures

Et qu'il a un très grand bureau

Avec des grandes fenêtres fumées, d'où on voit à l'extérieur mais l'extérieur ne le voit pas

Parce que la fourmière s'agite autour de lui, crapahute pour aller chercher une miette de pain

Parce qu'il est le supérieur, le N+1

Et parce que lui-même a un N+1 au-dessus de lui

Parce qu'il n'a pas d'horaire à respecter et la plupart du temps, on ne sait pas où il est

(réponses de Sarah)

SI J'ETAIS

Si j'étais formatrice en langue française pour des femmes immigrées,

J'organiserais des sorties culturelles régulièrement

Je leur demanderais d'apporter des objets et de les présenter, à tour de rôle

Je les emmènerais voir un film sans qu'elles ne soient obligées de présenter le résumé de l'histoire par la suite

Je leur parlerais du syndicalisme

Je leur demanderais si elles connaissent leurs droits et les leur expliquerais

J'organiserais une fête en leur demandant de venir avec leurs enfants

Tout à tour, je leur demanderais de présenter leur pays, dans leur langue, et ensuite en français

Je leur demanderais si elles aiment la danse

Je tâcherais d'organiser une rencontre avec un autre groupe

Je leur demanderais ce qu'elles souhaitent apprendre

Je leur ferais visiter La Fonderie

(texte de Claude)



LISTE

J'aime...
Les apéros et les fêtes avec les collègues
L'énergie des femmes
Les voiles sur leurs têtes
La profondeur de leurs regards
Leur intelligence
Leurs histoires
Le silence de la classe quand tout le monde est parti
Les questionnements pédagogiques
Pauline
Le « monde » qui vient à moi
Je n'aime pas...
La position de formateur
Dur de respecter des horaires
Le tableau blanc
Les murs
La vue (enfin... la non-vue)
Les réunions
La cage d'escaliers
Le manque d'air
Les années qui passent
Les plexiglass, les bouteilles de gel, les croix sur les tables, les nouvelles distances sociales
(texte de Sarah)

METIER INEDIT

Stagiairiste

Il s'agit d'un nouveau métier, apparu après la crise de 2008 et qui s'est renforcé après la crise migratoire de 2016. Des groupes de personnes qui s'appellent des stagiaires, des personnes qui sont plutôt en errance, qui n'ont pas d'activité fixe, pas de lieu où se poser, pas de scène (stage) où on peut les voir, les remarquer, où ils auraient un rôle à jouer, un peu d'importance et de reconnaissance sociale.

Une équipe de sociologues et de psy spécialisés dans l'estime de soi ont inventé ce statut, ce travail de « stagiaire ». On monte des scènes, des « stages » à des endroits stratégiques de la ville (devant la Bourse, sur la Grand-Place...) et chaque « stage » accueille différents stagiaires. L'objectif est la rencontre, la découverte, mais dans les deux sens. Donc quand tu montes sur la scène, pendant le temps de l'échange, tu deviens aussi stagiaire, tu fais l'expérience de la scène et tout le monde te voit. Protégée en cas de pluie, chauffée si besoin. On a réalisé que c'était une arme merveilleuse contre les préjugés.

Au début, c'était très peu payé (par le Fonds social européen) puis, devant le succès de l'opération, le métier aujourd'hui séduit beaucoup de personnes issues de tous les milieux (on voit même des banquiers qui se reconvertisent). Mais les stagiaires qui ont le plus de succès sont quand même ceux qui débarquent de zones de guerre, avec de vrais bons récits de vie.

(texte de Sarah)



Fin.

Notes



Handwriting practice lines consisting of 10 vertical lines forming 9 columns.

Handwriting practice lines consisting of 10 vertical lines forming 9 columns.



témoignage



MARGAUX • artiste

Le témoignage de Margaux a été recueilli en deux temps : en janvier 2018, elle nous a parlé du métier qu'elle exerçait à ce moment-là, balayeuse de rue pour Bruxelles Propreté. Très peu de temps après notre rencontre, elle a dû cesser cette activité pour des problèmes de santé.

En septembre 2020, nous avons revu Margaux qui a cette fois témoigné de ses activités en tant qu'artiste.

Par souci de fluidité, et pour éviter les répétitions, nous avons « fondu » ces deux témoignages en un seul.

FORMATION ET PARCOURS PROFESSIONNEL

Née à Aix-en-Provence (France) à la fin des années 1980, Margaux habite aujourd'hui Bruxelles, où elle est arrivée en 2016. Entretemps, elle a notamment habité à Marseille.

Elle y a suivi des études d'art, de cinéma, jusqu'en master. Elle pratiquait de la recherche, de l'analyse d'images, mais pratiquait peu.

Pendant ses études, elle a travaillé pour une association qui organisait des festivals de cinéma sur la ville et l'environnement et une édition du festival a porté sur la thématique des déchets. Elle a alors commencé à étudier les déchets d'un point de vue technique, anthropologique, sociologique.

Margaux a alors participé à la réalisation d'un webdoc.

Elle a travaillé au MUCEM (Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, à Marseille), où elle était l'assistante du commissaire d'une exposition sur les déchets.

En 2018, elle a travaillé pendant quelques mois pour Bruxelles Propreté, au balayage de rue.

En 2019, elle a monté une exposition à La Fonderie qui rassemblait textes, photos et sons écrits et récoltés pendant son expérience de balayeuse de rue.

Suite à un souci de santé, Margaux a dû arrêter ce métier de balayeuse avant de s'en être tout à fait lassée.

L'écriture est sa principale activité.

TÉMOIGNAGE

Mes études

Je suivais des cours artistiques, en cinéma, plutôt pour le plaisir. Je ne savais pas trop quoi faire. J'ai toujours eu cette sensibilité à l'art, depuis toute petite, et je ne pensais pas avoir la possibilité de faire autre chose. Je n'arrivais pas vraiment à m'exprimer d'une autre manière que par certaines formes d'expressions artistiques. Je voulais faire les Beaux-Arts mais mes parents n'ont pas voulu, ce qui n'est pas plus mal en fait. A la fin de ce master, je n'avais pas du tout envie de faire du cinéma.

A Bruxelles

Lorsque je suis arrivée ici en novembre 2016, j'avais du temps pour flâner, pour écrire. Je suis très obsédée par les déchets et du coup, j'ai très vite trouvé le musée des Egouts, j'ai visité les stations d'épuration, Recyclis, les centres de tri...

Après avoir travaillé sur la thématique des déchets comme je l'avais fait précédemment, il m'a semblé évident que je devais passer du musée aux poubelles, même si je ne sais pas comment l'expliquer. La rue, c'est une sorte de musée. J'avais envie de mettre mes mains dans la matière, dans la boue quoi ! Je pense que c'était physique. D'ailleurs, je dis qu'on est pétrole nous-mêmes. C'est comme ça, c'est organique.



Pendant que je travaillais pour Bruxelles Propreté, j'écrivais énormément à côté, je faisais pas mal de performances. Ça faisait plusieurs années que je me focalisais sur les déchets avec des visions particulières... Je m'intéresse beaucoup à la chimie, sous l'angle des déchets. A la poésie aussi... Tout tourne autour de ce sujet qui m'obsède.

J'étais donc balayeur. Ça n'a pas été si facile... je pense qu'ils étaient contents de m'avoir en fait... mais ils pensaient que j'allais pouvoir monter dans la hiérarchie, finir dans l'animation ou je ne sais trop où, alors que moi, c'était pas le but.

Qu'est-ce que j'ai pu ramasser comme quantité de mégots ! Mais il est vrai que même moi, je jette mes mégots... parce que nous sommes des êtres qui jetons. Puis je me rendais compte que ce que je ramassais, c'était la plupart du temps des substituts au sein maternel : les canettes énergisantes, les bâtonnets de sucettes, les clopes, les emballages de médicaments, les bouchons de drogue... On trouve énormément de ces choses-là, on ne trouve pas de livres ou de robes. Et en termes de matières, c'est canettes, plastique et papier. Mais surtout des choses qu'on peut mettre en bouche.

Je me rendais quand même compte que je m'ennuyais... J'avais la même tournée pendant deux semaines et c'est vrai qu'à un moment donné... on va tellement lentement sur la chaussée que finalement, la pensée ralentit, ce qui n'est pas si mal... en fait elle va soit très vite, trop vite, par rapport à notre avancée, soit elle plétine et là, je m'ennuyais un peu, ce qui est difficile. J'aurais aimé m'ennuyer moins vite. Mais à l'époque, je ne me voyais pas faire autre chose...

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 3: La biodégradabilité

Un jour, j'ai fait ma pause dans une église et c'était super beau comme moment. J'étais là, dans mes vêtements complètement atypiques, face à Jésus nu... C'était beau. Il y a vraiment eu de beaux moments.

A Bruxelles Propreté, il n'y a des femmes que depuis 2016. En Allemagne ou en France, ça fait beaucoup plus longtemps – et ils semblent assez contents d'avoir intégré des femmes. Mais du coup, à Bruxelles, ils proposaient un contrat de 6

mois FPI (Formation Individuelle Professionnelle en entreprise) pour lequel on avait une mini-formation et où la moitié du salaire était payée par le chômage. Ce n'était pas mon cas mais... Bref, après six mois, il y avait un autre CDD (Contrat à durée déterminée) de 6 mois, puis encore un autre. Ensuite vient le CDI (Contrat à durée indéterminée). Donc ils faisaient un peu traîner les choses. Il y a des filles qui étaient là depuis deux ans et n'avaient pas encore leur CDI.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 4: Le contrat de travail

A Bruxelles-Propreté, ils savent que certains arrêteront au bout de six mois, parce que c'est quand même assez difficile. Je ne crois pas que ce soit accessible à tout le monde de faire ça... parce que c'est physique. Moi, j'aime bien l'énergie qu'il y a chez les femmes. Ce sont un peu des grandes gueules, un peu impulsives... Donc ce n'est peut-être pas accessible à tout le monde, alors que ce n'est pas une tâche très compliquée mais il faut pouvoir supporter la rue, le climat...

Quand j'y travaillais, il semblait que ça allait mieux mais au début, les hommes voyaient d'un mauvais œil l'arrivée des femmes, enfin, certains d'entre eux. Ils trouvaient que les femmes piquaient leur travail aux hommes... C'est un milieu d'immigrés. Les femmes travaillent plus parce que les hommes sont plus fainéants... Ce sont les femmes qui disent ça mais... si si, les vieux disent « avant on foutait rien mais maintenant, vous les femmes, vous mettez la barre plus haut ».

Beaucoup de gens avaient commencé à « la charge », beaucoup d'hommes âgés qui faisaient la charge puis sont allés au balayage parce que... la charge, c'est les camions qui ramassent les poubelles. Il me semble que la médecine du travail ne peut pas laisser faire ça plus de vingt ans. Ils sont tous cassés ! Je crois qu'il y avait deux accidents de travail par jour chez Bruxelles-Propreté... ou 1 mais c'est assez énorme. C'est considéré comme du travail industriel.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 5: Les métiers genrés



Un jour, j'ai demandé à l'une de mes collègues à quoi elle pensait en balayant et elle m'a dit « à moi-même ». Et je trouve cela assez juste parce que c'est assez introspectif comme travail, on ne parle à personne. Enfin si, on parle un petit peu aux commerçants, au boulanger, aux gens qui nous prennent pour des GIPS. C'est marrant, on est sensé tout connaître ! On nous demande... « je cherche un avocat dans la rue. Savez-vous où il est ? ». Bref, c'est assez solitaire.

Je me suis rendu compte que de tous les métiers que j'avais exercés, c'est celui qui se rapproche le plus de l'infini parce que ce n'est jamais vraiment fini. Et si on a fini, on recommence. Et l'été, on s'ennuie parce qu'on fait sans cesse des allers-retours, parce qu'il n'y a rien, en été ou au printemps.

Par contre, la période la plus intense, c'est l'automne, avec les feuilles qui tombent. Tous les matins, on arrivait entre 6:00 et 06:30 au dépôt, on pointait, on allait se changer. Il y avait une cantine avec une soupe et un café. Vers 06:40, on partait en jumper et on était déposé sur nos tournées respectives. On commençait à balayer à 07:10, avec une pause d'une demi-heure, et on arrêtait à midi. Vers 12:35, on rentrait au dépôt, on déchargeait. On partait à la douche obligatoire. Ils ne venaient pas vérifier mais c'était obligatoire. On avait encore une demi-heure dans la cafeteria, jusqu'à 13:30. Donc ça fait 06:30, 13:30, ce qui fait théoriquement du temps à partager...

Je ne pensais pas le faire très longtemps parce que je commençais à avoir vraiment envie de dire « bon, maintenant, les gars, on commence par mettre des livres au réfectoire, on met des articles de journaux... ». Je sentais que ça demandait un espace mental parce que j'étais assez frustrée de ne pas pouvoir écrire autant que je le voulais....

Il faut charger les bacs et il y a quelque chose que je ne comprends pas : en 20 ans de service, les brigadiers n'y avaient pas pensé ! Le jumper est assez haut et deux fois par jour, tu charges le bac et tu le décharges. Tu fais ça deux ans... bon... mais les gars qui font ça pendant 10 ans ! Tu te détruis le dos. Moi, je pensais à une rampe en bois... bon, voilà, j'avais plein d'idées en tête mais d'un autre côté, je n'avais pas envie de prendre cet engagement-là parce que c'était schizophrénique pour moi. Sinon, je décidais de rester à Bruxelles-Propreté et de vraiment y ouvrir des portes.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 7: Lettres de non-motivation

J'ai fait les corbeilles urbaines pendant deux semaines. On vide les corbeilles de ville, les champignons verts ou les vigipirates. C'est très physique : par jour, je ramassais environ une tonne deux. C'est beaucoup plus physique que de balayer. A un moment donné, tu ne penses qu'à finir ta tournée et ça devient assez performatif : « je finis comme ça je suis tranquille ».

Puis des fois, tu as juste la fièvre de te retaper quatre ou cinq mégots qui sont tous les jours au même endroit et tu te dis que ce sera pour demain. J'ai un collègue qui me disait : « des fois, je me laisse du travail pour le lendemain parce que quand on est cinq jours sur la même tournée, faut bien quelque chose à se mettre sous la dent. Mais faut aussi s'assurer que ce soit propre tous les jours ».

Je trouve que c'est plutôt bien payé comme boulot. Mais même la formation consiste à niveler par le bas. On était toutes autour d'une table, avec les filles, et le gars qui nous donnait une formation sur la comm' m'a dit : « tu as un bac + 5 alors j'espère que tu vas vite trouver et te casser d'ici ! ». C'est pas très sympa. Moi, si je suis là c'est par choix... je suis très bien ici ! Bon, c'est vrai que le contact est difficile avec les gens qui sont d'un autre milieu social... ce n'est pas évident. Mais c'est un nivellement par le bas.

C'est très hiérarchisé parce qu'il y avait des brigadiers et au-dessus d'eux, il y a le surveillant. Au-dessus du surveillant, le premier surveillant puis encore au-dessus, l'ingénieur. Après, c'est l'administration, à Broqueville. Et pour avoir accès, par exemple, à quelqu'un de la communication, faut en vouloir ! Moi, je n'avais aucun problème avec les trois brigadiers. Il y en avait même un qui aimait traîner avec nous à la cafeteria. On pouvait discuter et je lui disais quand il y avait un article sur la boîte dans la presse. On parlait de tout et de rien, des camions électriques ou pas électriques... et je trouvais ça vraiment bien qu'il soit là, avec nous. Et bien on a fini par lui dire qu'il ne fallait pas. A Bruxelles-Propreté, la hiérarchie ne va jamais voir en bas. J'imagine que c'est partout pareil.



Contrairement à moi, la plupart de mes collègues ne sont pas forcément là par choix mais ce ne sont quand même pas les plus cons, les plus sots... Il y a par exemple une fille qui fait des études en décoration et du coup, là, elle se retrouve un peu en décoratrice de rue. C'est vrai qu'ils ne sont pas là par choix mais finalement, je ne sais pas si tout le monde pourrait faire ça. Quand j'ai visité Recycils, l'animatrice m'avait dit que c'était le secteur qui embauchait, proportionnellement, le plus grand nombre de gens non-diplômés. Sans compter les repris de justice. J'ai fait les corbeilles urbaines avec mon chauffeur, il m'a dit qu'il volait des voitures et que le juge lui a dit « soit tu vas en prison, soit tu vas à Bruxelles-Propreté ». Ce sont les histoires de travaux d'intérêt général...

Mais en gros voilà, c'est des idiots, des repris de justice, ce sont les déchets qui vont s'occuper des déchets et ça, pour moi, c'est complètement faux. Et forcément, ces gens, on ne les valorise pas. J'ai senti ça dès la formation.

J'ai toujours pensé que c'est pas parce que les gens ont un niveau d'éducation ou de culture bas qu'il faut les prendre pour des idiots. Après, il y a bien entendu des connards, comme partout. Mais il faut aussi faire un peu rêver les gens et construire quelque chose.

Une citation en lien avec ce qui précède :

« IL Y A DES GENS QUE L'ON N'ÉCOUTE JAMAIS, C'EST SANS DOUTE LA PREMIÈRE FORME DE L'EXCLUSION. PARCE QU'ILS SONT DE MIEUX MODESTES ET QU'ILS N'ONT PAS FAIT D'ÉTUDES, ON ESTIME QU'ILS N'ONT RIEN À DIRE, ET D'AILLEURS QU'ILS NE SAVENT PAS S'EXPRIMER. »

Bertrand Schwartz, Paroles de médiateurs, 2004.

Note de la rédaction : en éducation permanente, on part des savoirs d'expérience – contrairement aux savoirs universitaires, académiques... - donc on considère que tout le monde sait quelque chose et a quelque chose à transmettre. Mais il y a souvent un travail à faire pour que les gens prennent conscience qu'ils ont des choses à dire.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 11: Revaloriser les moins valorisés

Chaque métier renvoie une image. Et pour celui de balayeur... le premier jour, ça c'était marrant, j'étais près du parc de Forest où il y a le petit train... Je balayais là et j'ai croisé deux mendiants. Et le premier d'entre eux, je me suis rendu compte que je lui faisais tout propre autour. Un boulanger est passé avec 20 baguettes et j'avais l'impression de me réapproprier la rue et que mon rôle était de dire au boulanger « donne-lui une baguette ». C'était limite autoritaire parce que, voilà, je suis là, c'est un peu ma rue... C'était marrant comme sensation. Et la deuxième mendiante, c'était elle qui me regardait avec un air dépité et désolé, résigné. D'habitude, c'est nous qui les regardons un peu comme ça, malgré nous. Là, elle n'a pas mendié mais elle m'a dit « oh, ma pauvre »... Sinon les gens disent beaucoup - et surtout quand on est une fille - « vous avez beaucoup de courage ». On nous offre des cafés. Certains me serrent la main, surtout les personnes âgées.

Moi je suis assez contente parce que ce n'est finalement pas un travail gratifiant, à première vue. Un jour, il y a une femme qui m'arrête et qui me dit « je ne comprends pas comment on peut jeter autant. Je suis Allemande et en Allemagne, on est plus civilisés, plus propres ». Il y a des gens qui compatissent en se disant « c'est pourri, c'est pas normal ». Mais il y a aussi des gens qui jettent encore plus du coup. Moi, je pense que ça incite. Quand on sait que quelqu'un passe le balai devant chez soi... Je me demande vraiment si finalement il ne faudrait pas supprimer le ramassage d'ordures. Que chacun balaye devant chez soi.

Tout le monde ne dit pas bonjour aux gens qui travaillent dans la rue. Moi, je dis bonjour systématiquement quand je croise un ramasseur, c'est évident. Même les éboueurs, même quand j'étais petite, je faisais coucou. Un jour, un petit garçon d'environ 3 ans s'est retourné sur moi et a dit bonjour. C'était trop mignon. Puis il est reparti et on s'est retourné tous les deux pour se faire coucou. Alors qu'un gosse de trois ans n'est pas sensé... Je fais peur aux chiens souvent. La tenue, l'uniforme... ils aboient. Les petits chihuahuas, les petits nerveux. Des fois, ça les perturbe.



On peut dire qu'il y a certains regards compatissants, avec parfois de la pitié, mais aussi beaucoup de bienveillance. Bon, moi, je ne travaille que depuis trois mois mais je sais que là où je suis maintenant, l'ancienne balayeuse me disait « là, j'avais toujours mon café ». Il y a une sorte de réappropriation de la rue.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 8: Balayeurs de rue

Aujourd'hui, c'est l'écriture qui reste ma principale activité. Même si j'ai tendance à aller de plus en plus vers la sculpture de mots ou des formes un peu plus plastiques et visuelles. Avant, je faisais pas mal de photographie et un petit peu de vidéo.

De temps en temps, je donne un coup de main à un fleuriste sur des marchés. Et on m'a dit à plusieurs reprises que j'étais une artiste parce que je faisais apparemment de beaux bouquets. C'est marrant parce que c'est plus facile d'identifier un « artiste » dans un métier. Par exemple, on dira "c'est un artiste dans son métier" ... C'est plus facile que d'identifier un artiste un peu touche à tout. Parce qu'on n'est pas monochrome, on touche à tout, on peut se disperser...

Moi, je suis à la frontière entre écriture et dessin, quand le dessin devient écriture... ça, ça me parle. Mais c'est le genre de choses qu'on fait chez soi, qu'on n'apprend pas.

Ça paraît simple de définir le métier d'artiste. Il y a une réponse toute faite, assez banale, je crois que c'est : une manière d'exprimer un regard singulier, donner un nouveau regard sur les choses.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 10: C'est quoi un artiste?

Comment se découvre-t-on des talents artistiques ?

Nous vous proposons une activité pour ce faire: ACTIVITÉ 9: Brol

Mais aussi les ART ORACLES CARDS

Un blocage créatif ? Vous avez du mal à prendre une décision difficile dans votre vie ? Qu'aurait fait Andy Warhol en cette situation ?

Tirez les cartes pour le savoir, et découvrez ce que Gauguin, Van Gogh, Matisse, Picasso, Pollock, Kahlo et d'autres grands artistes auraient fait.

Illustré par Mikkel Sommer, le jeu de cartes Art Oracles suggère une solution à chacun de vos doutes.

Il suffit de choisir une carte d'artiste dans le jeu, de sélectionner les conseils des oracles sur la vie, le travail ou l'inspiration et tout obstacle devient surmontable. Contient 50 cartes d'oracle et un livret contenant les biographies des artistes et des détails sur la façon d'utiliser les cartes.



<https://www.fr.fnac.be/a11101301/Katya-Tylevich-Art-Oracles#onnsearchpos=4>

Attention : Les Art Oracles Cards ne sont disponibles qu'en anglais.



Je définis l'artiste par son originalité, le fait de sortir du cadre, surtout si tu fais des liens entre des choses qui n'avaient jamais été mises en lien avant. En tout cas, il y a cet aspect de la subjectivité. Ce qui est intéressant, c'est la frontière entre ce qui est considéré comme art brut, art singulier, voire art outsider, et l'art des gens formés pour répondre à des attentes spécifiques, à des attentes esthétiques particulières et qui appartiennent à des institutions. Alors que l'art brut, même si c'est réducteur, c'est l'art des fous, des psychotiques, des reclus, des prisonniers. C'est l'art outsider. C'est l'art de celui qui ne fait pas partie du milieu, du réseau, qui n'a pas reçu les codes.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 12: La Joconde

Le métier d'artiste est un métier où l'on ne travaille pas vraiment, c'est un métier-passion.

Nous vous proposons à ce sujet de vous inspirer du site de l'atelier d'écriture UNE VIE DE LABEUR pour proposer à votre public un ou plusieurs exercices d'écriture en rapport avec les métiers :

[HTTPS://SITES.GOOGLE.COM/VIEW/UNEVIEDELABEUR](https://sites.google.com/view/uneviedelabeur)

Ce qui est commun à tous les artistes, c'est sans doute de vouloir susciter une émotion, quelle qu'elle soit. Mais c'est malgré soi. C'est inconscient. Bien que ce soit aussi le résultat du conscient. J'aurais plutôt tendance à dire que l'artiste est dans une position de chercheur. D'ailleurs, il y a beaucoup de ressemblances entre un chercheur en sciences et l'artiste-chercheur. La figure d'artiste-chercheur est assez récente, elle date du 20^è siècle. Un tel artiste est dans une recherche liée à sa pratique, à ses obsessions, à ses idées. A ses troubles psychiques aussi. La façon dont je travaille la question des déchets en est un exemple.

L'art contemporain est beaucoup plus réflexif que ce qui l'a précédé. Il fait réfléchir. Parfois, il fait rire d'abord et réfléchir ensuite.

La figure du scientifique et celle de l'artiste sont de toute évidence très proches. En sciences, en physique, on spéculé...

Je parlais récemment avec une amie qui est dans la musique. Nous parlions des contraintes dans l'art. Elle parlait notamment des contraintes de Bach, de Mozart... car ils en avaient. Puis au 20^è siècle, on a voulu lier les choses et des auteurs expérimentaux ont créé de la musique dans des conditions particulières. Comme, par exemple, avec une dépressurisation du gaz... enfin, des trucs très pointus au niveau scientifique. Et elle me disait que les résultats n'étaient pas beaux. Elle reconnaissait l'expérimentation, l'inédit mais elle n'était pas touchée, parce qu'il n'y avait pas d'émotion, de rapport au beau dans ces œuvres.

Quand je parlais de mon ancien métier de balayeur de rue, je parlais de ma façon de le faire, qui était « remarquable » dans le sens hors du commun, par rapport à la masse des balayeurs... On peut se dire que quand on est artiste, il est plus facile de sortir du lot. Mais dans tout métier, tu peux être créatif. Il s'agit surtout du champ de libertés qui s'offrent à toi, d'exploration...

Proposition d'activité en rapport avec l'ensemble du témoignage :

ACTIVITÉ 6: Le curriculum vitae



Fin.

Notes



Handwriting practice lines consisting of 10 vertical lines forming 9 columns.

Handwriting practice lines consisting of 10 vertical lines forming 9 columns.



témoignage



MARGUERITE • artiste pédagogue
et architecte-paysagiste

TÉMOIGNAGE

Je suis diplômée architecte-paysagiste. J'ai étudié ça pendant 6 ans à Gembloux. Avant ça, j'étais dans une école à pédagogie Steiner, une pédagogie développée dans les pays germaniques. C'est une école où on pratique beaucoup d'arts. Il n'y a pas d'option, professionnelle ou pas. C'est très holistique¹ comme parcours scolaire. On fait du chant, du dessin, du théâtre chaque année, jusqu'en humanités, et jusqu'à la pratique. Par exemple, on s'essaye au bois, au cuivre, à la taille de pierres en humanités, sans que ce soit appelé à devenir un métier. C'est juste une discipline comme une autre.

La suite de ma formation s'est faite dans la vie active, de façon autodidacte, en mettant la main à la pâte.

Quand j'étais jeune, pendant les vacances d'été, j'ai commencé à travailler avec mes parents qui étaient indépendants. Ma mère a tenu un magasin bio pendant vingt ans et nous habitons derrière le magasin. Donc je travaillais beaucoup au magasin. Puis dans la famille, chez ma tante experte-comptable, un job étudiant : aider à l'encodage... J'ai aussi travaillé chez un ébéniste chez qui je suis revenue plus tard pour y travailler plus longuement.

C'est donc suite à une expérience de trois mois dans l'architecture paysagiste que je suis retournée chez l'ébéniste, où je suis alors restée deux ans. Il m'a appris sur le tas la restauration et de fil en aiguille, on a monté un projet artistique ensemble. On s'est lancée dans des créations à partir du parchemin, de la sculpture. Ce projet existe encore. Mais après deux ans, comme c'était en-dehors de Bruxelles, j'ai voulu revenir à Bruxelles, pour sa vie sociale. Et j'ai commencé à travailler via une amie dans une structure communale culturelle à Moltenbeek, en tant qu'artiste pour des ateliers extra-scolaires et des stages.

¹ Pour une définition du mot, voir :
<https://www.laculturegenerale.com/holistique-definition-signification/>

Pour multiplier mes entrées d'argent - parce que c'était un stress - j'ai commencé à travailler pour plusieurs autres structures socio-culturelles qui emploient des animateurs qui ont une approche différente de celle de l'animateur simple, où il y a une approche pédagogique derrière. Et ce qui est amusant, c'est que comme je suis bilingue, c'est chaque fois ça qui m'a donné l'avantage. Et à l'inverse, parce que les réseaux sont fort séparés. Les structures flamandes ont un réseau flamand mais pas francophone et ils trouvent difficilement des francophones. Je guidais en flamand pour les francophones, et en français pour les néerlandophones. Aujourd'hui, je fais les deux pour les deux.

Après, le Covid s'en est mêlé. Mais en parallèle de ça, j'ai fait deux créations de jardins, en France.

Des débuts positifs

Mon parcours scolaire, dans cette école Steiner, me correspondait assez bien et encore aujourd'hui, cela m'a forgée dans ce que j'aime faire.

Les expériences que j'ai eues en tant qu'étudiante ou jeune travailleuse se sont toujours faites dans la joie, avec beaucoup de motivation et la famille qui me soutenait pour que je puisse tester des choses. Ce n'était pas une contrainte, de devoir gagner de l'argent. C'était plutôt amusant.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 22: Joie!

Quand j'ai eu mon diplôme, j'ai eu un choc parce que je ne voulais pas me retrouver devant un ordinateur dans un bureau d'étude pendant 35 ou 38 heures par semaine. Dans le milieu paysagiste, en général, on se retrouve dans des bureaux d'étude avec des urbanistes, des architectes, des corps de métiers qui en fait sont dans la planification ou dans la conception de l'espace public à grande ou petite échelle. C'est très intéressant à étudier mais dans la pratique classique, c'est très proche d'un architecte. On dessine et on travaille dans des espaces-temps de projets planifiés sur cinq ou dix ans...



C'est un processus assez lent, même si on est sur plusieurs projets. Pendant ce temps-là, mes frères plus jeunes que moi, ne s'étaient pas du tout éternisés dans des études et sont très vite passés dans des formations plus actives comme couvreur, ou marâcher. Ils étaient très vite dans la vie active et moi, la grande sœur, je voyais mes petits frères déjà installés dans la vie professionnelle. Mes études sont très théoriques et on est très très loin de la vie active.

J'ai donc eu une crise existentielle, j'ai eu beaucoup de mal à terminer mon travail de fin d'études. Alors j'ai voyagé, j'en ai profité pour apprendre l'anglais. J'ai testé si je voulais faire du marâchage par exemple mais ce n'était pas clairement mon choix de vie. J'adore et j'admire mais ce n'est pas mon truc. Souvent – et de façon un peu inconsciente - je postulais en flamand parce que j'ai fait mes humanités en flamand. Mais j'ai fait mes études supérieures en français donc je n'avais pas le vocabulaire en flamand. Je me suis plantée à vouloir traduire le paysage en flamand alors que je n'avais pas fait de flamand depuis six ans. Je me mettais cette grosse barrière sans vraiment en avoir conscience.

J'ai forcé un stage dans un bureau à Bruxelles. Je me disais que si j'étais paysagiste, j'irais dans ce bureau parce qu'ils font beaucoup de maquettes et ont une approche très artistique. Et ça, ça me parlait. Donc j'ai fait le forcing. Ils m'ont dit qu'ils ne cherchaient personne. Mais j'ai dit que je venais travailler bénévolement, pour voir si c'était bien le métier que je voulais faire. Je venais bénévolement pour un mois, parce que de toute façon, je n'avais que ça à faire. Du coup, ils m'ont engagée et j'y suis restée trois mois. Cela m'a permis de me réveiller un matin en repensant à l'ébéniste chez qui j'avais travaillé. Je me suis dit que je devais l'appeler parce que c'est ça que je voulais faire. J'avais seize ans quand j'avais travaillé chez lui.

Artiste, pédagogue, mais toujours avec une pointe d'architecte-paysagiste...

Je suis toujours en recherche de ce qu'est mon métier parce que je me retrouve hors diplôme, sauf quand je suis paysagiste. Mais là, je n'ai pas trop d'expérience. Si je postule dans un bureau d'étude, ça n'ira pas. Mais dans l'animation, j'intègre mes différentes identités, le fait d'être bilingue et paysagiste, j'intègre ça dans mon approche et ça a toujours été un plus, ça a toujours fait la différence.

Dans mon centre culturel molenbeekois, j'avais carte blanche en tant qu'artiste. Je me suis construite avec un autre pédagogue, artiste danseur, qui donnait un atelier d'arts plastiques à des enfants de trois à cinq ans. Moi, je faisais de l'éveil aux arts plastiques et au mouvement. On n'est pas dans un apprentissage de savoir-faire mais on éveille une sensibilité chez les enfants. Pour moi, il n'est pas question d'un résultat mais plutôt d'éveiller les tout petits. C'est là que j'ai commencé à considérer l'atelier comme un espace, une construction, un territoire. On a des hommes, un territoire et il va se passer quelque chose dans un groupe. Aujourd'hui, je sais le raconter mais c'est quelque chose que j'ai expérimenté sur le moment-même et dont je me suis rendu compte petit à petit. C'est comme si on allait créer un paysage consciemment ou inconsciemment : la manière dont je dispose l'espace, où on va mettre les feuilles, la peinture... comment aller de la feuille à la peinture, etc. Au fur et à mesure, je faisais le lien avec le paysage. C'était ça qui m'intéressait : la compréhension d'une interaction entre espace, environnement et humain. Ma sensibilité en tant qu'artiste autodidacte se trouve entre l'art plastique et le mouvement. Parce que souvent, on nous met dans des boîtes : tu es artiste, peintre, dessinateur, sculpteur ? Pour moi, c'est tout à la fois.

Proposition d'activité en rapport avec avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 23: Aménagement du « territoire »

Mon métier fait-il de moi ce que je suis ? Ou est-ce moi qui fais de mon métier ce qu'il est ?

Ma personnalité a donné une couleur à mon métier. Quand un boulot ne me correspond pas, c'est très très dur d'y aller. Il y a des moments où je sens que je suis arrivée au bout d'un projet, qui ne me plait plus.

Chez les animateurs, souvent, le truc commun, c'est une sensibilité artistique. L'enjeu de la transmission aussi leur est commun. Créer de l'expérience qui va pouvoir amener à apprendre ou mener à une réflexion ou un débat... Se remettre en question. Et beaucoup de partage aussi. En tous cas dans les lieux dans lesquels je travaille, ça se passe comme ça. Parler de sa façon de pratiquer, se remettre en question... Ce n'est jamais deux fois la même chose.



Même quand on fait deux fois la même animation, ça ne se passe jamais deux fois de la même façon, il faut une capacité à improviser. Pour les paysagistes, il y a l'attrait de la nature à la base. Peut-être aussi la notion d'architecture, de conception. Mais c'est très vaste comme métier : ça peut aller de la planification de la circulation, à la gestion d'un parc naturel. Ou la conception d'une petite place ou de jardins privés. Quelqu'un peut se spécialiser dans la sociologie pour la conception des villes ou des quartiers. Ou encore la connaissance botanique ou géographique. C'est un métier où tous ceux qui le font peuvent avoir des spécialités différentes.

Mon parcours professionnel a été très intuitif et ça se passe encore comme ça. Mais au bout d'un moment, une expérience s'installe et des choses ressortent. Dans le milieu artistique, on te demande "tu fais quoi ? On peut voir ?" et j'ai chaque fois du mal à dire ce que je fais... En tous cas, pendant très longtemps, j'ai eu du mal. Maintenant, ça va mieux.

En ce qui concerne le projet avec l'ébéniste : lui est ébéniste depuis 40 ans et c'est un métier très concret, très clair. Même s'il y a une sensibilité artistique. Et moi, j'avais du mal à me positionner en tant qu'artiste parce que je n'avais pas suivi de formation. Du coup, l'identité était un conflit pour moi. Je n'avais pas de milieu artistique, pas d'ami là-dedans, pas de galerie... Je sentais que je me confrontais au fait de devoir me défendre, de devoir montrer ce que je faisais avant de percer et d'être reconnue. Il y a des espèces de protocoles un peu compétitifs. Et moi, je le ressens très violemment. On te met dans des cases. Et ça ne me correspond pas. Parce que je peux faire d'autres choses. Et j'aime bien passer les frontières. Mais du coup, l'identité, ça pose question. Moins avec le temps parce que j'apprends à me positionner. Je pense qu'avec le temps, ce que j'essaie de faire, c'est de réinventer un métier. De temps en temps ça marche... il faut jouer avec les mots. Mais en plus je suis paysagiste, et ça compte dans mon expérience pédagogique. Cela m'emmène dans des protocoles, des démarches artistiques sociales. Je commence à pouvoir gérer ce vocabulaire... Ça vient avec le temps. Donc mon identité, c'est Marguerite quoi ! Mais c'est très difficile de se positionner dans la société.

Encore aujourd'hui. Je viens de travailler avec une danseuse pour son premier solo et là, je suis l'artiste plasticienne et elle est danseuse.

Mais elle, elle sort de ses bandes parce qu'elle va danser en dessinant. Ou l'inverse. C'est la rencontre... essayer de faire tomber certaines barrières.

Au début de la crise sanitaire, je me suis retrouvée sans plus aucun travail. Alors j'ai fabriqué des masques. Je me sentais très utile dans l'instant et c'était jouissif parce que très concret. Par contre, pour l'animation, quand on est avec un groupe de jeunes ou avec une classe, une journée, on a très peu de retours. On ne sait pas ce qui est tombé dans leurs têtes, ce qu'ils ont retenu. Mais je pense et j'espère que ce que je fais est utile.

Proposition d'activité en rapport avec avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 19: Un travail utile

Je me sens utile

En fait oui, je me sens utile notamment du fait qu'au bout d'un moment, on est venu me chercher pour des jobs. Aujourd'hui, je n'ai plus à chercher. Les structures viennent vers moi. C'est super chouette. C'est une fierté. C'est gai quand à un moment on te demande toi et pas forcément quelqu'un d'autre, pour X ou Y raison, parce qu'il y a des besoins, ou parce que pour certaines structures, il y a certaines thématiques qui appartiennent à certaines personnes. C'est un repère. Donc oui, je me sens reconnue par les structures dans lesquelles je travaille pour le moment. Dans la répercussion, c'est à dire le fait qu'on te renseigne ailleurs. Mais financièrement, il faut quand même se battre. Parce que je ne suis pas sous contrat, c'est à la prestation. Et du coup, il faut chaque fois négocier ses heures et c'est très mal payé en général. Donc avec le temps, on apprend à prendre position, à gérer le temps, dire que je viens mais pas pour une heure et encore moins à ce prix-là. Le fait d'avoir des parents indépendants m'a aidée, parce que j'avais ces repères, je sais ce que sont des frais, des factures. J'ai travaillé avec un ébéniste avec lequel il fallait savoir combien d'heures j'avais travaillé. Donc moi, j'ai des repères. Et dans mon métier, on a à faire à des fonctionnaires, des gens qui sont sous contrat. Et ils n'ont pas cette référence du calcul de la rémunération à l'heure. Bon, je dois quand même souvent accepter des compromis. Mais je garde ça comme repère, de dire oui mais s'ils veulent travailler avec moi - je ne suis pas indépendante, je travaille via smart, ce qui est aussi un compromis - c'est une négociation. C'est aussi une reconnaissance de demander ça.

S'auto-reconnaître, c'est déjà important. Pouvoir dire « je propose ça et ça coûte autant. Si ça ne vous convient pas, ce n'est pas grave ».



Pour pouvoir faire ça, il ne faut pas être dans un stress financier. Plus on accepte d'être mal payé, plus on se met dans cette position et moins on va vous payer. Donc plus on est clair sur le prix, mieux on va vous payer. Il faut jouer... C'est comme marchander au marché (rires). Tu te fais avoir ou pas.

J'ai parfois des contrats mais jamais très longs. Comme je fais plein de choses différentes, je me rends compte que quelque part, ça m'arrange. C'est moi qui fais l'agenda. Et s'il y a une sorte de respiration, ça reste vivant. Si je travaille un an pour la même structure... je ne suis pas sûre que je tiens le coup. Parce que la routine s'installe. C'est chouette de changer de lieu et de s'adapter. C'est aussi très fatigant mais si on arrive à doser – ce qui arrive avec l'expérience - c'est assez chouette parce que ça enrichit. Je vois aussi, en observant mes collègues qui restent plus longtemps dans une structure, qu'au bout d'un moment, il y a des conflits, ce qui n'est pas grave s'ils se résolvent. Mais moi, je mets mes œufs dans plusieurs paniers. Comme je fais différentes choses, si une chose marche moins bien, je peux me restimuler par ailleurs.

Avant j'acceptais tout et n'importe quoi parce que j'étais dans le stress et que je me disais, « du travail, c'est du travail donc prends-le ». Parfois, on fait les choses pour l'expérience. Puis c'est quand même de l'argent, même si ce n'est pas beaucoup. Mais c'est fatigant. Prendre une heure par-ci et une heure par-là.

Je ne me sentirais plus à ma place si je n'étais pas incluse dans la dynamique globale. J'aime comprendre l'ensemble. Pas forcément avoir une influence sur l'ensemble mais faire partie d'une famille, ça fait beaucoup. Être accueillie... le contact humain qui fait qu'on sent qu'on est à sa place. On peut d'ailleurs faire des choses qu'on aime moins parce qu'on sait que ça fait partie d'une plus grande machine et que ça joue son rôle dans l'ensemble, et que c'est un rôle important. Je pense que c'est vraiment une espèce de famille à l'intérieur d'une structure. C'est ça qui fait qu'on a envie d'y aller, qu'on va travailler avec un tel, apprendre, partager, que ce soit stimulant. Par exemple, j'ai voulu arrêter les ateliers avec les enfants pour faire plus d'adultes parce que j'ai l'impression d'avoir fait dans les structures où je suis le tour de la question à mon niveau, parce que toujours le même espace, toujours le même bordel...

Il y a des lieux où j'ai voulu continuer parce que c'était le bordel mais que j'y avais néanmoins ma place et que je pouvais apprendre des choses, et me faire les dents alors qu'ailleurs, dans un contexte idéal et parfait, on y apprend moins, ou

autre chose. Donc oui, mais c'est l'humain et l'accueil qui changent tout. Et puis dans ce qu'on fait, ça dépend... mais d'avoir l'impression d'être utile est aussi très important. C'est un échange.

Du prestige de mon métier

Je me présente en tant qu'artiste plasticienne, en tous cas pour le moment, et pédagogue ou artiste pédagogue. Comment c'est perçu ? C'est "waw, génial" et ça amène plein de fantasmes : tu es créative, tu fais ce que tu aimes. Et pédagogue : alors tu aimes travailler avec les enfants. Quand on me dit ça, je corrige en disant que j'aime les enfants de 0 à 99 ans.

Le type de réactions des gens à qui je parle de mon métier dépend aussi des générations. Les jeunes admirent les artistes, trouvent ça cool mais la génération de mes parents, c'est différent. Pour eux, ce n'est pas forcément un métier. Animatrice, ça veut souvent dire que tu n'as pas pu faire autre chose. animateur, c'est une formation basique que tu fais quand tu ne peux pas être médecin. C'est plein de clichés. Il n'y a pas vraiment d'autres mots pour remplacer "animatrice". C'est une drôle d'identité parce que c'est quand même plus qu'animer. Il y a la pédagogie et la transmission. Il y a des enjeux, comme quand je guide une nouvelle exposition pour La Fonderie. Pour moi, le mot « animatrice » est perçu de manière négative. Ou bien on pense que tu t'amuses. Oui, bien sûr, mais j'espère que le boulot s'amuse tout autant.

Proposition d'activité en rapport avec ce qui précède :

ACTIVITÉ 24: Jeu de rôle candidat-e / employeur

Proposition d'activité en rapport avec l'ensemble du témoignage :

ACTIVITÉ 6: Le curriculum vitae



Fin.

Notes



Handwriting practice lines consisting of 10 vertical lines, creating 9 columns for writing.

Handwriting practice lines consisting of 10 vertical lines, creating 9 columns for writing.

